

DU BON USAGE DE LA LITURGIE

DES RITES D'OUVERTURE

Le terme officiel qui désigne le début de la messe est donc le mot «ouverture», et non le mot «entrée» qui n'est employé que pour le chant. Cela signifie que ce début de célébration est bien plus qu'une entrée physique dans un lieu: c'est une mise en route qui a pour but, ainsi que le dit la [PGMR n. 24](#) : «que les fidèles qui se réunissent réalisent une communion, et se disposent à bien entendre la parole de Dieu et à célébrer dignement l'eucharistie.»

LE CHANT D'ENTRÉE

C'est par le chant d'entrée que tout commence. La [PGMR n.25](#) lui donne pour mission «d'ouvrir la célébration, de favoriser l'union des fidèles rassemblés, d'introduire leur esprit dans le mystère du temps liturgique ou de la fête, et d'accompagner la procession du prêtre et des ministres». Quelle superbe fonction! On en déduira: que l'on choisira, dans le répertoire local, le chant dont le texte est le plus proche de l'esprit de la célébration du jour, et non pas d'abord tel chant parce qu'on l'aime bien; on tiendra compte également du fait que le chant d'entrée doit surtout introduire au mystère dominical du Seigneur mort et ressuscité. Il ne faudrait pas lui demander uniquement d'annoncer l'Évangile qui va suivre; chaque dimanche est avant tout une fête pascale. que, pour favoriser l'union des fidèles, le chant d'entrée devra être connu de tous et, sinon, appris avant le début de la messe. que, pour la même raison, il sera un chant d'assemblée ou, du moins, s'il y a une chorale, un chant comportant un refrain ou telle strophe qui reviendra prioritairement à l'assemblée. que, sans être nécessairement lent ou sans avoir forcément la forme «carrée» du choral, la mélodie du chant d'entrée devra avoir de la consistance et une certaine carrure.

La valeur symbolique du chant d'entrée est très forte. Voici que se réunissent dans un même lieu des hommes et des femmes de tous âges, origines, milieux, conditions ... Le chant est le premier acte qui manifeste de façon sensible la plus extraordinaire des réalités invisibles: du seul fait qu'elles se rassemblent au nom du Seigneur, ces personnes, malgré leur extrême diversité, ne forment plus qu'un seul Corps, celui du Christ.

«Là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux» ([Matthieu 18, 20](#)). Parce que le chant commun est la seule réalité sensible capable de constituer une entité (la mélodie) à partir de plusieurs sources individuelles (les voix de chacun), il est l'élément humain le plus signifiant de la réalité mystique: au sens strict, il «symbolise» car il rassemble.

LA SALUTATION

Après avoir vénéré l'autel, c'est au siège de présidence (et non à l'ambon ou en restant à l'autel) que le prêtre célébrant se rend pour accomplir le premier acte de sa présidence: faire avec l'assemblée le signe de la croix par lequel chacun marque son corps de la Pâque du Christ, et saluer l'assemblée pour manifester la présence du Seigneur parmi elle.

Dans beaucoup d'endroits, il sera possible, et donc souhaitable, de faire (et de dire) le signe de croix en se tournant vers la croix. Dans certains cas, le prêtre pourra même le faire avant de se rendre à son siège. Il entre dans le chœur, se place devant le crucifix, attend la fin du chant d'entrée et fait le signe de la croix, évidemment sans micro, même dans une grande église. En revanche, la salutation se fera, bien sûr, en regardant l'assemblée.

LE MOT D'ACCUEIL

Son but est d'introduire les fidèles à la messe du jour. Ce n'est pas une petite homélie sur l'Évangile qui n'a pas encore été proclamé. Il peut y être fait allusion discrètement, cependant, surtout lorsque l'Évangile est très connu (Bon Pasteur, Fils prodigue ...). On se rappellera pourtant que le mot d'accueil n'est pas fait pour inviter à célébrer quelque chose (le salut, la grâce, la guérison ...), mais «Quelqu'un» qui rassemble ses disciples pour leur parler et les nourrir.

Toutes les fois qu'une catégorie de fidèles sera davantage concernée (parents des enfants du catéchisme, membres de tel mouvement ou association dont c'est la fête ou la journée nationale ...), ou bien que l'assemblée est composée d'une part de fidèles qui ne sont pas là habituellement (touristes, pratiquants irréguliers à certaines grandes fêtes ...), le mot d'accueil commencera, bien sûr, par leur souhaiter la bienvenue de la part du Seigneur et de la communauté qui les reçoit.

Enfin, le mot d'accueil se terminera logiquement par l'introduction à la préparation pénitentielle.

De cette préparation pénitentielle, il est question dans Du bon usage de la préparation pénitentielle n. 3. Rappelons seulement que, si elle est introduite et conclue par le prêtre, c'est à l'assemblée de la faire. Ainsi, dans le cas de la troisième formule, ce n'est pas au prêtre à dire ou à chanter les trois invocations, mais à quelqu'un de l'assemblée: lecteur, animateur de chant, chorale ... Et quelle que soit la formule choisie, dans bien des cas il sera souhaitable que tous ceux qui sont dans le chœur, y compris l'animateur de chant qui n'a pas à diriger les cinq notes de «Seigneur, prends pitié», se tournent vers la croix.

LE GLOIRE A DIEU

Avec la première partie du Te Deum et Joyeuse lumière (Joie et lumière dans l'actuelle traduction de la Liturgie des heures), le Gloire à Dieu fait partie des hymnes de l'Église primitive, c'est-à-dire des premiers textes chrétiens non bibliques, mais très inspirés de l'Écriture et composés par versets sur le modèle des psaumes.

Il nous vient de la partie orientale de l'Église où il fut, et est encore, un chant de la prière du matin, et c'est comme tel qu'il passa en Occident. Mais sa première phrase en fit bien vite, à Rome, un chant de la messe de Noël que seul le Pape avait le droit d'entonner. Puis il fut étendu aux dimanches et fêtes, mais était réservé aux évêques. C'est seulement à partir du XI^{ème} siècle qu'il fit habituellement partie de la messe, à l'exception des jours et temps pénitentiels.

Il en est encore ainsi à deux différences près: le Gloire à Dieu n'est pas utilisé aux messes de semaine sauf aux solennités et aux fêtes ([PGMR n.31](#)), et il peut être entonné non seulement par le prêtre, mais également «par les chantres, ou même par tout le monde ensemble" ([PGMR n.87](#)).

QUEL CHANT?

Nous avons là affaire à une question délicate. Le texte du Gloire à Dieu est un texte libre et sa traduction française l'assimile à de la prose: ce ne sont pas des vers et ses versets ne sont même pas «isorythmiques». On dit en effet qu'un texte est isorythmé lorsque, même s'il n'a pas de rimes, il est organisé en strophes ayant le même nombre de lignes, chaque ligne ayant, d'une strophe à l'autre, le même nombre de syllabes et une même répartition des syllabes fortes et des syllabes faibles. Ce n'est donc pas le cas du Gloire à Dieu ni, par ailleurs, celui du Je crois en Dieu.

Or le chant en français, au contraire du latin, s'accommode fort mal de ce type de texte, sauf dans le genre récitatif (psalmodie, chant de la Préface ou des oraisons, Notre Père ...), mais le Gloire à Dieu n'est pas de ce genre puisqu'il est une hymne. On comprend donc le succès qu'ont eu les paraphrases qui s'inspirent du Gloire à Dieu, tout en organisant son texte continu en refrain et couplets.

Faut-il donc pour autant renoncer à chanter le texte officiel? Ce ne serait pas normal pour deux raisons.

D'abord un texte aussi vénérable, qui porte la louange des assemblées chrétiennes depuis dix-huit siècles, doit rester dans la mémoire des fidèles d'aujourd'hui et pouvoir être transmis aux plus jeunes qui tiendront celle de demain. C'est une des manifestations du vieil adage chrétien *Lex orandi, lex credendi*, impossible à traduire, mais qui signifie: «ce que l'on prie détermine ce que l'on croit». Or, sur ce point, le texte du Gloire à Dieu est d'une admirable richesse qui mérite plus d'explications à donner aux fidèles qu'il semble y en avoir.

Certains disent: «Prenons les paraphrases quand nous chantons le Gloire à Dieu et le texte original lorsque nous le récitons.» Ce n'est déjà pas si mal! Mais le lyrisme du texte réclame le chant. Peut-on dire que ce sera justement aux grandes fêtes que ce lyrisme-là sera exclu des célébrations?

A titre d'indication pastorale, faisons la proposition suivante: toute communauté chrétienne doit posséder dans son répertoire au moins un chant du Gloire à Dieu avec le texte original. Prenez votre temps pour vous renseigner auprès des communautés qui en ont à leur répertoire, voire auprès du responsable diocésain de musique liturgique. Puis faites votre choix et passez plusieurs répétitions (pas seulement avec la chorale ou le chœur de chant, mais aussi avec l'assemblée avant ou après plusieurs messes de suite). Profitez de la préparation d'une grande fête - et pourquoi pas Noël? - pour le mettre au programme. Dans un premier temps, vous aurez l'hymne du Gloire à Dieu avec son texte continu pour les grandes fêtes de l'année. L'assemblée prendra ainsi une habitude qui, bientôt et avec d'autres musiques, pourra s'étendre aux dimanches du Temps pascal, puis du Temps ordinaire. La seconde raison est plus structurelle. En utilisant une paraphrase du Gloire à Dieu avec refrain et couplets, on introduit dans la célébration, un chant de plus du genre «chanson» (couplets-refrain). Or une célébration ne peut être équilibrée si elle n'utilise, de l'entrée à la sortie, que des chants de ce genre. Mais nous nous expliquerons davantage sur ce problème plus loin.

Pour l'heure, terminons ces réflexions en disant qu'il serait bien dommage qu'une assemblée ne puisse pas chanter régulièrement une affirmation de foi aussi capitale que celle-ci:

«Car toi seul es saint, toi seul es Seigneur, Toi seul es le Très-Haut: Jésus Christ ...»

N.B.: La prière d'ouverture sera envisagée avec les autres oraisons dans "Du bon usage des oraisons".

LA SALUTATION

Réalité ou souhait - Propriétaire ou gérant - "Et avec votre Esprit"

La formule «Le Seigneur soit avec vous», héritée du judaïsme, vise soit à établir une relation entre le Seigneur et l'assemblée (au début de la célébration), soit à relancer la relation établie (avant l'Évangile, au dialogue initial de la prière eucharistique, avant la bénédiction finale). A ce titre, elle revient naturellement au président de l'assemblée.

La transformation qui la fait passer en «Le Seigneur est avec vous» est assez peu répandue, mais elle va nous permettre de mieux comprendre son sens et sa portée. Après tout, oui! pourquoi le subjonctif et non l'indicatif?

RÉALITÉ OU SOUHAIT

Militerait en faveur de l'indicatif le fait que le Seigneur est en effet déjà présent lorsque le président prononce la formule. De la Constitution conciliaire (n. 7) à la Lettre apostolique de Jean-Paul II sur «Le renouveau de la liturgie» (n. 7), en passant par l'Instruction de Paul VI sur le culte du mystère eucharistique (n. 9), tous les textes affirment que le Seigneur est présent dans l'assemblée elle-même du fait que «deux ou trois sont réunis en son nom» (*Matthieu 18, 20*). Le Seigneur est donc bien «avec vous». Pourtant, la formule dit: «Le Seigneur soit ...»

C'est qu'il s'agit ici d'un souhait. On ne doute pas que le Seigneur soit là, mais l'optatif du subjonctif va en dire plus que l'affirmation de l'indicatif. L'indicatif, en effet, se borne à constater une réalité. Il dit: «Le Seigneur est», et se limite à son affirmation, tandis que le subjonctif s'ouvre sur l'avenir d'une présence

grandissante. Comme le fait toute action symbolique, la formule au subjonctif ouvre la relation à l'autre, à l'Autre. D'ailleurs, qui de nous, en faisant un souhait à quelqu'un, n'emploierait pas le subjonctif: «Que votre santé soit meilleure!»

PROPRIÉTAIRE ou GÉRANT

Plus profondément encore, la formule au subjonctif exprime une des caractéristiques du ministère de la présidence en liturgie. Par son ordination, le ministre représente sacramentellement le Christ Tête du corps qui est l'Église (*Colossiens 1, 18*), mais il n'est pas le Christ. Il est donc gérant des biens spirituels, et non propriétaire. Par cette formule liturgique, il ouvre donc à l'assemblée la possibilité que le Seigneur vienne y augmenter sa présence. Cela, bien évidemment, ne contredit en rien la formule à l'indicatif de la consécration: «Ceci est ...» Il s'agit alors d'une citation reprise du Seigneur, sur son commandement.

En fin de compte, la salutation est un acte liturgique beaucoup plus riche que sa brièveté ne le laisserait croire. Mais elle a une réponse!

"ET AVEC VOTRE ESPRIT"

De quel «esprit» s'agit-il? Voici ce qu'en dit Narsaï de Nisibe, théologien perse du Ve siècle, dans sa première homélie: «Le peuple répond avec amour au prêtre en disant: "Avec toi, et avec l'esprit sacerdotal que tu possèdes!" Il appelle "esprit" non pas l'âme qui est dans le prêtre, mais l'Esprit qu'il a reçu par l'imposition des mains. Par elle, le prêtre reçoit le pouvoir de l'Esprit par lequel il devient capable d'accomplir les Mystères ...» Laquelle de nos prochaines homélies citera un texte aussi beau et éclairant, et qui donc pourra penser maintenant que la réponse «Et avec vous aussi» contiendrait autant de richesse?

Ainsi quatre fois dans nos célébrations, cette salutation est-elle lancée et, avec elle, relancé le souhait d'une présence active du Seigneur et d'une communion des fidèles à sa venue.

Au début de la messe, le souhait concerne évidemment toute la célébration. Avant l'Évangile, il porte sur la Parole que l'on va entendre et qui réalise la présence de Dieu parlant à son peuple, mais également sur l'homélie, la profession de foi et la prière universelle qui en constitueront la réponse. Dans le dialogue initial de la prière eucharistique, il vise toute l'action d'offrande eucharistique que le Seigneur va présenter à son Père en rassemblant la nôtre dans la sienne. Enfin, avant la bénédiction, il s'étend, par cette bénédiction et l'envoi, à toute la semaine qui s'ouvre par notre célébration du Jour du Seigneur.

Puisse le Seigneur être aussi avec nous à chacune de nos eucharisties dominicales et dans toute notre vie!

LA PRÉPARATION PÉNITENTIELLE

Rappels - La Troisième formule

Mettons-nous bien d'accord! Il y a un peu plus de vingt-cinq ans que commençait l'application de la réforme liturgique issue du deuxième Concile du Vatican. Depuis ce temps, des habitudes se sont prises, des façons de faire se sont installées, vis-à-vis desquelles il est indispensable que nous portions un regard critique. L'enjeu n'est pas de l'ordre de la censure, mais de la fidélité.

Sans doute faut-il à cet effet et par tous les moyens (bulletins diocésains et paroissiaux, homélies, réunions liturgiques, etc.) réintroduire dans notre vie chrétienne la pratique ancienne des «catéchèses mystagogiques», c'est-à-dire l'explication détaillée du sens des rites liturgiques que nous vivons, pour en mieux saisir le mystère.

QUELQUES RAPPELS SUR LA PRÉPARATION PÉNITENTIELLE

QUELQUES RAPPELS SUR LA PRÉPARATION PÉNITENTIELLE

1. Contrairement à ce que l'on entend souvent dire, la préparation pénitentielle ne forme pas un rite en elle-même: elle n'est pas un rite pénitentiel, mais fait partie d'un ensemble rituel que l'Ordo Missae appelle «l'ouverture de la célébration». Cela ne signifie pas qu'elle soit secondaire, mais veut dire qu'elle n'est pas un tout en elle-même: elle est une partie de quelque chose qui est plus grand qu'elle.

2. Si curieux que cela puisse paraître, la préparation pénitentielle avec toute l'assemblée est une création de Vatican II. Rappelons que dans l'Ordo de saint Pie V, à la grand-messe, le prêtre célébrant était seul avec ses acolytes à réciter le Confiteor en arrivant au bas de l'autel. Pendant ce temps était chanté l'Introït puis le Kyrie qui est une acclamation au Seigneur miséricordieux et non un acte pénitentiel. Vatican II a voulu que ce soit toute l'assemblée qui, au début de la célébration, confesse devant Dieu qu'elle est faite de pécheurs et proclame la miséricorde de Dieu.

3. A en juger par ce qui se passe dans nos célébrations, on croirait qu'il n'y a que deux formules de préparation pénitentielle: le «Je confesse à Dieu» et la triple invocation. Or il existe quatre possibilités. Qu'est devenue la deuxième formule, courte mais puissante: «Seigneur, accorde-nous ton pardon»? Qu'est devenue surtout l'aspersion? Trop d'Asperges me systématiques l'ont sans doute écartée au début; mais il est temps d'y revenir. Il est temps surtout de revenir à une alternance des autres possibilités selon les périodes liturgiques ou les occasions. L'aspersion au Temps pascal, par exemple, a un sens pénitentiel lié au baptême, de la plus forte expression.

Ajoutons que d'après la dernière édition du Missel romain en français (le petit missel carré d'autel, 1978), la troisième possibilité, celle de la triple invocation, a trois formulaires, et non un seul, et qu'on peut en choisir d'autres, puisque le missel indique: «ces invocations ou d'autres».

4. La Préparation pénitentielle s'achève par ce que l'Ordo appelle la «prière pour le pardon» que prononce le prêtre: «Que Dieu tout-puissant nous fasse miséricorde...» Il ne s'agit pas d'une formule d'absolution sacramentelle au sens strict, mais il est bien clair que le prêtre ne parle pas ici pour ne rien dire et que c'est bien le pardon de Dieu qui est offert à chaque membre de l'assemblée. Cela nous rappelle que si le recours au sacrement de pénitence et de réconciliation est requis pour les fautes graves, l'Église dispose de bien d'autres moyens pour apporter le pardon de Dieu aux chrétiens qui se reconnaissent pécheurs. Celui-ci en est un; les fidèles doivent le savoir.

LE CAS DE LA TROISIÈME FORMULE

La troisième formule est celle qui comporte les trois invocations et qui semble de loin la plus utilisée. C'est celle également qui permet le mieux une certaine adaptation selon, notamment, les lectures du jour.

Mais grand Dieu, miséricorde (c'est le cas de le dire!), que s'est-il passé? Comment en une vingtaine d'années seulement, ce qui est une invocation au Seigneur («Seigneur Jésus..., O Christ..., Seigneur...») et un rappel de ce qu'il a fait pour nous sauver a-t-il pu devenir cette espèce d'examen de conscience maladivement narcissique, où l'on ne cesse de se regarder au lieu de le regarder, Lui? «Nous n'avons pas..., nous n'avons pas su..., nous avons oublié de...» Et quoi d'autre encore?

Ces données concernant la préparation pénitentielle doivent rejoindre chaque lieu, chaque équipe, chaque chrétien, prêtre ou laïc, qui prépare une célébration. Comment? Grâce à vous, lecteurs soucieux que la loi de notre prière liturgique soit la loi de notre foi: Lex orandi, lex credendi.

DES ORAISONS

Composition - Calmement

Quatre fois dans la messe, le prêtre qui préside prononce, au nom de l'assemblée, une courte prière

appelée "oraison" selon la terminologie romaine ou, en ce qui concerne la première, "collecte" selon la liturgie de la Gaule ancienne. Chacune d'elles a pour but de rassembler (collecter) la prière de tous en donnant une conclusion aux principales séquences rituelles de la célébration:

la prière d'ouverture à la fin du rite d'ouverture;
la prière qui conclut la prière universelle à la fin de la liturgie de la Parole;
la prière sur les offrandes à la fin de la préparation des dons;
la prière après la communion à la fin de la liturgie eucharistique.

LA COMPOSITION DES ORAISONS

Si chaque oraison constitue un tout, ce tout est composé de quatre éléments, dont le troisième en comporte trois à lui seul.

1. L'invitation à prier

Selon un procédé hérité du judaïsme, les grands moments de la prière commune de l'assemblée liturgique sont précédés d'une invitation. L'invitatoire "Prions le Seigneur" est plus qu'un signal. C'est plutôt un appel qui contient déjà en lui ce qui va suivre. Il réalise ce qu'il dit: il met en prière.

2. Le silence

On peut dire que ce n'est pas le point de la réforme liturgique de Vatican II qui est le mieux appliqué! Quand on sait que ce n'est pas un détail facultatif, mais qu'il est expressément demandé (voir Présentation générale du Missel romain, [n. 32](#)) et que, d'autre part, son absence est regrettée par bon nombre de fidèles, on espère qu'il trouvera bien vite sa place dans les célébrations, comme celui qui suit la communion et qui, lui, heureusement, est bien entré dans les habitudes.

Ce silence a deux fonctions. D'abord, il laisse le temps à chaque fidèle de s'exprimer à lui-même ses diverses intentions. Il favorise ensuite la mise en commun d'une même attitude spirituelle de mise en présence de Dieu que la prière va bientôt porter à son sommet.

3. L'oraison proprement dite

Le corps de l'oraison se divise à son tour en trois éléments.

- La nomination de Dieu presque systématiquement accompagnée d'un ou plusieurs qualificatifs: "éternel", "tout-puissant", "miséricordieux"... et/ou d'un considérant: "toi qui es ceci..." ou "toi qui as fait cela..." C'est toujours une brève confession de foi. - La demande qui fait l'objet de la prière. - La doxologie trinitaire qui conclut la prière en signifiant son itinéraire: par Jésus Christ, dans l'Esprit Saint. Trois remarques à son sujet:

-A quelques très rares exceptions près (la prière d'ouverture de la fête du Corps et du Sang du Christ, par exemple), les oraisons sont toujours adressées au Père par le Fils et dans l'Esprit. - Selon un antique héritage du judaïsme, celui des bénédictions, une demande faite à Dieu est toujours précédée d'un court énoncé des qualités de celui à qui l'on s'adresse, car il ne serait pas correct de commencer en réclamant, et toujours suivie d'un retour à la louange (la doxologie), car il ne serait pas correct de terminer en réclamant. - Bien loin d'être une formule passe-partout où l'on baisse les bras (!), le ton et la tenue, la doxologie est le sommet vers lequel tend toute l'oraison. Dans une sorte de tension lyrique où le corps et l'esprit ne font qu'un, les mains s'élèvent au contraire de quelques centimètres et le ton de quelques degrés pour célébrer Dieu, Père, Fils et Esprit, à qui l'on s'adresse, et appeler l'acquiescement de tous les fidèles rassemblés. 4. L'Amen Deux syllabes sonores d'un mot hébreu qui signifie que l'on adhère à ce qui vient d'être dit. Une sorte de Credo: j'y crois!

CALMEMENT

Des prières présidentielles, la [PGMR](#) dit en son numéro [n.12](#) qu'elles doivent être prononcées "clairement et à haute voix". Si l'on devait réécrire cet article vingt-cinq ans après sa promulgation et, tout particulièrement, pour la partie francophone de l'Église, on devrait de toute évidence ajouter: calmement! L'oraison a, en effet, sa vitesse propre qui n'est celle ni d'un mot d'accueil ni d'une monition. Peut-on dire que, neuf fois sur dix, l'oraison est prononcée beaucoup trop vite, sans ces pauses et ces respirations qui permettent à l'assemblée de prier vraiment en s'appropriant les mots du président?

A la vérité, le juste tempo d'une oraison est celui du chant, même si l'on ne chante pas!

LA LITURGIE DE LA PAROLE

DE LA LECTURE A LA PAROLE - LE CAS DE LA DEUXIEME LECTURE

LE LIVRE

Tout le monde s'accorde à dire que le rétablissement d'une vraie liturgie de la Parole, avec trois lectures réparties sur un cycle de trois ans et dans une langue comprise par les auditeurs, constitue l'une des acquisitions majeures de la réforme liturgique issue du deuxième Concile du Vatican. Revoyons ici quelques points qui méritent approfondissement ou révision.

DE LA LECTURE A LA PAROLE

Il est remarquable que, bien que tout parte d'un livre et d'un lecteur, l'Église ne parle pas de «liturgie des Écritures», mais de la «Parole».

Un exégète eut un jour cette audacieuse comparaison: toute proportion gardée, la liturgie de la Parole fonctionne comme le lait en poudre; le lait en poudre est un liquide qui devient poudre pour sa conservation, mais qui doit redevenir liquide pour sa consommation. Ainsi, l'Écriture vient de la Parole, mais est faite pour redevenir Parole! Qu'est-ce que cela implique?

- D'abord, un acte de foi! C'est Monsieur Untel ou Madame Unetelle que l'on entend, que l'on voit dans la première ou la seconde lecture; c'est Monsieur le Curé Untel qui lit l'Évangile ... Mais c'est Dieu qui parle! Le lecteur, la lectrice prête sa voix à Dieu: «Il (le Christ) est là présent dans sa Parole, car c'est lui qui parle tandis qu'on lit dans l'Église les Saintes Écritures» (Constitution sur la Liturgie, [n. 7](#)). Quelle étonnante fonction que celle de lecteur: faire parler Dieu; mais aussi quelle responsabilité!

- Si l'on appelle ce temps «la liturgie de la Parole», il faut en effet que Dieu parle! Or parle-t-il vraiment si le lecteur n'a pas préparé, répété, si l'on ne l'entend pas au-delà du troisième rang, si son articulation est molle, sa vitesse de lecture trop rapide ou son ton monocorde ou scolaire? Il faut nous le redire constamment: la lecture en public a ses lois propres qui ne sont pas innées même chez quelqu'un qui sait lire pour lui. Deux exigences découlent de ce principe. En premier lieu, il n'est respectueux ni de Dieu qui veut nous parler, ni de l'assemblée qui doit l'entendre, de choisir le ou les lecteurs deux minutes avant la messe. Deuxièmement, une paroisse ou une communauté ne peut pas se permettre de faire lire des lecteurs à longueur de dimanches sans avoir, de temps à autre, et surtout pour les nouveaux lecteurs, un exercice d'apprentissage de la lecture en public contrôlé et dirigé par quelqu'un qui en connaît les lois par profession ou par acquisition personnelle. Ce n'est pas du luxe, c'est une nécessité. Beaucoup de diocèses disposent d'ailleurs de formateurs capables de mener un atelier sur ce point.

- Enfin, s'il s'agit d'une liturgie de la Parole, cela veut dire qu'on écoute le lecteur et non pas que l'on suit ce qu'il lit dans une revue ou un missel. C'est une habitude qui se prend et qu'il faut combattre. Elle était légitime lorsque la lecture était en latin et qu'on en suivait la traduction. Elle va maintenant contre l'intention de l'Église. Ou alors, c'est que le lecteur lit trop mal; et c'est lui qu'il faut corriger, et non pas l'auditeur.

LE CAS DE LA DEUXIÈME LECTURE

Parfois on se demande si trois lectures tous les dimanches, ce n'est pas trop! Peut-être faudra-t-il revoir la question de plus près. En tout cas, la solution n'est pas de mettre la deuxième lecture à la préparation pénitentielle, au Credo ou à l'action de grâce après la communion. On comprend les motifs de ce déplacement, mais il ne peut avoir lieu systématiquement tous les dimanches. Ce serait fausser l'objectif de la lecture qui est de révéler qui est Dieu qui nous parle et ce qu'il fait pour notre salut. Il n'est pas impossible d'y faire allusion à la préparation pénitentielle, ni de relire tel passage des lectures du jour à la communion; c'est, d'ailleurs, ce que fait souvent l'antienne. Mais il s'agit d'une utilisation limitée et non pas d'une lecture à proprement parler.

On se rappellera cependant que davantage de souplesse est accordée dans le cas des messes d'enfants ou avec enfants, comme le précise le Directoire des messes d'enfants qui vient d'être réédité avec la Présentation Générale du Missel Romain (l'Ordo Missae) dans «Pour célébrer la Messe» (éd. C.L.D., 1990) et dont on trouvera les commentaires pour les pays francophones dans «Célébrer la messe avec les enfants» (Chalet-Tardy, 1983).

LE LIVRE

La parole que Dieu nous adresse est contenue dans le Livre (o Biblos!). On imagine alors la dignité que l'objet doit avoir: une dignité proportionnelle à ce qu'il contient et à ce qu'il représente. Comment est-il donc possible qu'on en vienne à se contenter d'une feuille de papier, d'une petite revue ou d'un missel de poche? C'est exactement ce que l'on appelle un contre-signé!

Pour nous en convaincre et pour résumer la foi qui nous anime, relisons ce passage de la Constitution dogmatique sur la Révélation divine de Vatican II ('): «L'Église a toujours vénéré les divines Écritures, comme elle l'a toujours fait aussi pour le Corps même du Seigneur, elle qui ne cesse pas, surtout dans la sainte liturgie, de prendre le pain de vie sur la table de la parole de Dieu et sur celle du Corps du Christ pour l'offrir aux fidèles.»

DU PSAUME

Mise en oeuvre? - Comment?

Avec le psaume de la liturgie de la Parole, nous arrivons à une sorte d'épreuve de vérité de l'animation liturgique. Plus qu'à d'autres endroits, en effet, se vérifient ici, non seulement la fidélité d'une communauté à la liturgie de l'Église, mais aussi le plus ou moins grand effort que fait cette communauté pour s'approprier ce que l'Église lui confie et qui n'existera que par cette appropriation, ou bien, en prenant une comparaison, pour interpréter de façon originale la partition liturgique de l'Église qui ne deviendra musique que si l'interprète la joue et sera d'autant plus musique que l'interprète la jouera mieux.

DÉCIDEZ-VOUS DE METTRE EN OEUVRE LE PSAUME?

C'est la première et radicale question. Dans un certain nombre de lieux, a prévalu l'impression que le psaume était trop vieux et, surtout, d'une culture trop éloignée pour pouvoir servir encore de réponse authentique de l'assemblée à la parole de Dieu. On l'a donc presque systématiquement remplacé par un cantique.

A-t-on, alors, suffisamment mesuré de quels profits on privait les fidèles?

D'abord, les psaumes sont partie intégrante de la parole de Dieu. Or jamais parole de Dieu n'est à ce point parole d'homme. L'enjeu des psaumes, c'est que non seulement les louanges et les supplications du croyant sont parole de Dieu, mais également ses cris, ses révoltes et même ses imprécations. Quel auteur moderne de cantique aurait l'audace d'en faire autant? Les psaumes, c'est ensuite la prière de l'Église et, en premier lieu, celle du Christ. Il se peut qu'à tel moment tel chrétien n'ait aucune raison de se plaindre ou, au contraire, aucune raison de rendre grâce, tandis que le psaume l'invite à l'une ou l'autre de ces attitudes spirituelles. Le chrétien entre cependant dans le psaume (ou, plus exactement, laisse le psaume entrer en lui!) parce que la prière liturgique n'est pas seulement sa prière. Il ne prie pas en son nom propre seulement, mais comme «délégué» de l'Église et, même, comme «délégué» de toute l'humanité. Les psaumes, c'est enfin (mais c'est encore tant d'autres choses...!) l'un des moyens par lesquels l'assemblée rend le Seigneur présent en elle: «Il est là présent lorsque l'Église prie et chante les psaumes, lui qui a promis: "Là où deux ou trois sont rassemblés en mon nom, je suis là, au milieu d'eux" (*Matthieu 18, 20*)» (Constitution sur la Liturgie, *n. 7*). Cela ne signifie pas qu'il est absent si l'on chante un cantique, cela signifie que sa présence est alors moins clairement manifestée.

COMMENT LE PSAUME EST-IL MIS EN OEUVRE?

La nécessité de prendre le psaume a un corollaire: le psaume doit être mis en oeuvre et sa mise en oeuvre est exigeante. Quel groupe humain tiendrait encore si l'on y récitait, à chacune de ses réunions, «Ô combien de marins, combien de capitaines...» comme on entend lire le psaume à nos messes?

Le mot «psaume» vient du grec psalmos qui traduit l'hébreu mizmor et signifie «chant lyrique accompagné par des instruments à cordes» (pincées comme la lyre et non frottées comme le violon). Cela veut dire que le chant récitatif est constitutif du psaume et qu'il faut tout faire, en effet, pour qu'il soit musicalisé. En français, nous en avons les moyens depuis quarante ans, et livres et revues liturgiques les fournissent. Il en va donc de l'authenticité du psaume, mais également de ses effets dans la mémoire croyante. Qui de nous se souviendrait de «A la claire fontaine» ou de «Auprès de ma blonde» si ces phrases n'étaient portées par leur mélodie? Et n'est-ce pas ce qui est arrivé à «Je mets mon espoir dans le Seigneur» ou à «Le Seigneur est ma lumière et mon salut»? C'est ici que l'enjeu du psaume se saisit bien: il nourrit la foi comme parole de Dieu structurant, grâce à la musique, tout l'être du croyant, et non pas seulement son intelligence.

Si le psaume ne peut être chanté, du moins pourra-t-on chanter une antienne entre les strophes lues et lire ses strophes comme un texte poétique et non comme une lecture prosaïque de plus. Cela veut dire encore qu'un bon lecteur de première ou deuxième lecture n'est pas forcément un bon lecteur de psaume, et qu'en tout état de cause, la lecture-récitation du texte psalmique devra être davantage encore préparée que les autres.

On n'oubliera pas que, entouré d'une antienne chantée, le psaume lu intégralement par l'assemblée (ce procédé est également prévu par la [PGMR n.36](#)) peut, à l'occasion, revêtir une grande intensité d'expression de la foi.

Où trouvera-t-on enfin meilleure définition du psaume que dans le psaume lui-même qui parle à Dieu en lui disant:

«Dieu saint, qui habites les louanges d'Israël!» (*Psaume 21, 4*)

DE L'HOMÉLIE

Sens, place et fonction - Catéchèse ou Mystagogie?

«Le premier jour de la semaine, alors que nous étions réunis pour rompre le pain, Paul, qui devait partir le lendemain, adressait la parole (ici, le verbe dialegomai d'où vient le mot "dialogue") aux frères et il avait prolongé l'entretien (ici, le verbe omilein d'où vient le mot "homélie") jusque vers minuit» (*Actes 20, 7*).

La Constitution sur la sainte liturgie du deuxième concile du Vatican a demandé (*n. 50*) que soient

rétablis, selon l'ancienne norme des Saints Pères, certains rites qui avaient disparu, comme la prière universelle et l'homélie.

SENS, PLACE ET FONCTION

La Présentation générale du Missel romain (dans «*Pour célébrer la Messe*», C.L.D., 1990) précise ainsi ce qu'est l'homélie:

«La partie principale de la liturgie de la Parole est constituée par les lectures tirées de la Sainte Écriture, avec les chants qui s'y intercalent; mais l'homélie, la profession de foi et la prière universelle la développent et la concluent. Car dans les lectures, que l'homélie explique, Dieu adresse la parole à son peuple, il découvre le mystère de la rédemption et du salut et il présente une nourriture spirituelle; et le Christ lui-même est là, présent par sa parole, au milieu des fidèles» ([PGMR n.33](#)).

Autre précision:

L'homélie «doit expliquer un aspect des lectures scripturaires, ou bien d'un autre texte de l'ordinaire ou du propre de la messe du jour, en tenant compte soit du mystère que l'on célèbre, soit des besoins particuliers des auditeurs» ([PGMR n.41](#)).

Ainsi, l'homélie n'est pas un sermon, qui peut avoir n'importe quel sujet pourvu qu'il soit religieux. L'homélie est une explication de la parole que Dieu adresse, ce jour-là, à son peuple pour lui faire découvrir le mystère de la rédemption et du salut, et le nourrir. La [PGMR n.41](#) précise que l'homélie ne doit expliquer qu'un aspect de ce mystère, en lien avec le mystère célébré ou tel besoin particulier des auditeurs.

Cela signifie concrètement:

1. que l'homélie part toujours de la parole de Dieu et de ce qu'elle annonce. Elle dit en quoi ce que Dieu nous révèle est une Bonne Nouvelle (un Évangile!), et non pas une mauvaise nouvelle culpabilisante;
2. que l'homélie choisit un aspect du mystère, sans chercher à vouloir chaque fois tout dire et, particulièrement, à être chaque fois un résumé complet de l'exposé dogmatique de la foi chrétienne;
3. que l'homélie tient compte des besoins des fidèles. Elle n'est pas intemporelle mais, au contraire, se préoccupe de lire tel événement, telle situation selon la parole que Dieu donne à son peuple;
4. que l'homélie n'est pas de l'exégèse, même si l'explication de tel mot ou de telle expression et, peut-être surtout, de tel contexte historique et religieux devra parfois faire appel à l'exégèse pour que le message soit compris.

CATÉCHÈSE OU MYSTAGOGIE?

L'homélie n'est pas une première annonce de la foi, sauf à certains baptêmes, mariages ou funérailles. elle n'est pas non plus une séance de catéchisme, même pour adultes. Il ne fait pas de doute, cependant, qu'elle comporte une part d'enseignement ou, tout du moins, de rafraîchissement des connaissances. Mais les fidèles ne sont pourtant pas là directement pour apprendre, au sens intellectuel du mot.

Les fidèles, par l'homélie, ont à passer de la parole que Dieu leur adresse à la réalisation de ce que Dieu dit dans l'action sacramentelle qui suit (eucharistie, baptême ...) et dans leur vie. L'homélie n'explique pas un contenu, elle n'explique pas quelque chose, elle révèle quelque'un, elle révèle l'action mystérieuse (cachée aux sens) de Dieu dans la vie de son peuple et dans le monde. En ce sens, pour reprendre un mot ancien, elle est «mystagogique», explication des mystères à partir de ce qui est vécu dans leur célébration.

Nous sommes à la synagogue de Nazareth un jour de sabbat. Jésus est là, à l'office. Le chef de la synagogue lui confie la lecture. C'est un texte du troisième Isaïe que Jésus lit: «L'Esprit du Seigneur est sur

moi ...». Ce texte a cinq siècles et, pourtant, Jésus va dire: «Cette parole de l'Écriture, que vous venez d'entendre, c'est aujourd'hui qu'elle s'accomplit» (*Luc 4, 21*).

C'est le modèle de toute homélie.

DU SYMBOLE DE LA FOI

Qu'est-ce qu'un Symbole? - Pourquoi le credo est-il un symbole? Les difficultés du Symbole.

«Le symbole, ou profession de foi, dans la célébration de la messe, vise à ce que le peuple acquiesce et réponde à la parole de Dieu qu'il a entendue dans les lectures et par l'homélie, et se rappelle la règle de la foi avant de commencer à célébrer l'Eucharistie» (*PGMR, n. 43*, dans *Pour célébrer la messe*).

Avant de parler de la pratique du Symbole dans la messe, commençons par nous interroger sur l'étonnante utilisation que fait l'Église du mot «symbole» pour désigner l'expression la plus solennelle de sa foi. Qui saurait en rendre compte?

Dans le langage courant, le mot «symbole» ou son adjectif «symbolique» renvoie plutôt à quelque chose de dérisoire, de pas vraiment réel. La présence symbolique de quelqu'un à une réunion signifie qu'il n'a pas dû y être très présent! Alors, pourquoi «le Symbole des Apôtres» ou «le Symbole de Nicée-Constantinople»?

QU'EST-CE QU'UN SYMBOLE?

Le mot vient du verbe grec *symballeîn* qui signifie mettre ensemble, rassembler, réunir. Le *symbolon* désignait une pièce, en terre cuite ou autre, dont deux cités, clans, familles gardaient la moitié après l'avoir cassée. Pouvoir mettre ensemble ces deux moitiés en les raccordant manifestait que l'on avait bien affaire à l'autre partie avec laquelle on avait passé contrat ou fait alliance. Le symbole est toujours une moitié de quelque chose qui sert de reconnaissance avec la partie qui possède l'autre moitié.

POURQUOI LE CREDO EST-IL UN SYMBOLE?

- Individuellement, aucun fidèle ne peut dire que sa foi est la foi de toute l'Église. Il est d'Église, mais il n'est pas l'Église. Par le Credo il rassemble sa foi à la foi de tous les fidèles et, en premier lieu, de ceux qui constituent l'assemblée-Corps du Christ dans laquelle il se trouve.

Le Credo est le symbole de la foi d'une assemblée, le moyen par lequel, dans toutes leurs diversités, les fidèles expriment une même foi commune.

- Localement, une assemblée, surtout si elle est réunie autour de l'évêque, est bien l'Église qui est présente en ce lieu, mais elle n'est pas l'Église catholique universelle. Par le Credo, cette assemblée rassemble sa foi à la foi de toutes les autres Églises.

Le Credo est le symbole de la foi catholique de toutes les Églises locales, le moyen par lequel, dans leurs diversités géographiques et culturelles, elles expriment une même foi.

- Théologiquement, la foi est un don de Dieu. Par le Credo, les fidèles s'unissent à Dieu en exprimant leur foi à Celui qui la leur donne.

En fin de compte, le Credo est un symbole parce qu'il est un acte de communion.

LES DIFFICULTÉS DU SYMBOLE

LES DIFFICULTÉS DU SYMBOLE

On le sait, le Symbole de Nicée-Constantinople ne s'est pas fait en un jour. Il est la conséquence de combats, d'approfondissements théologiques et d'une volonté de rigueur dans l'expression de la foi, qui font partie du patrimoine de l'Église.

Mais il est inutile de le cacher, la formulation très philosophico-théologique du Symbole de Nicée-Constantinople pose problème aujourd'hui. Pourtant il faut oser dire qu'elle est inévitable (incontournable!). On peut regretter que Vatican II n'ait pas produit un nouveau Symbole, mais il ne l'a pas fait!

Il est vrai que le Missel Romain de 1975 permet également l'utilisation du symbole des Apôtres qui est beaucoup plus abordable, et que la veillée pascale et le rituel du baptême utilisent la triple profession de foi. Ces possibilités ne doivent pourtant pas exclure, quel qu'en soit le prix, la connaissance par tous les fidèles du grand Symbole.

Inutile de le cacher non plus, on découvrira qu'avec cette compréhension de ce qu'est le Symbole de la foi, certains petits refrains intercalaires ou certains chants de remplacement ne font pas le poids. On pourrait, à la rigueur ici ou là et dans telle circonstance précise, chanter «Dieu qui chante et qui fait chanter la vie», mais cela ne peut jamais être à la place du Symbole. Il y a là un travestissement sentimental de l'expression de la foi qui n'est pas respectueux de l'Église. Le Dieu d'Abraham, de Moïse et de David, le Dieu de Jésus Christ chante-t-il? Peut-être ... Fait-il chanter la vie? Sûrement, mais certainement pas comme un gentil baladin!

Faut-il alors être sévère et triste pour professer la foi? Non! Mais il faut savoir que la foi que nous professons ne vient pas de nous et ne vit pas qu'en nous. Elle doit donc pouvoir se réunir à celle de tous les autres croyants, comme un symbole à son autre moitié.

LA PRIÈRE UNIVERSELLE

UNE FONCTION SACERDOTALE - UNE FONCTION D'ACTUALISATION
UNE FONCTION D'ANNONCE - UNE FONCTION UNIVERSELLE UNE FONCTION A EXERCER

En restaurant la liturgie de la Parole, la réforme liturgique de Vatican II ne s'est pas contentée d'augmenter le nombre des lectures, d'en élargir le choix et, surtout, de les présenter en langues vivantes, elle a rétabli une structure de dialogue où toute l'assemblée répond à la parole de Dieu qu'elle reçoit. La prière universelle, par laquelle l'assemblée transforme la Parole en supplication, en constitue le sommet.

UNE FONCTION SACERDOTALE

«Dans la prière universelle, le peuple, exerçant sa fonction sacerdotale, supplie pour tous les hommes» (Présentation générale du Missel romain, [n. 45](#)). Cette petite phrase en dit long sur la prière liturgique et même sur la liturgie tout court. Parce qu'ils sont baptisés et, par là, incorporés au Christ-prêtre, les fidèles sont habilités à rendre un culte à Dieu, culte de supplication, d'offrande sacrificielle et d'action de grâce. Les fidèles ne sont donc pas là pour eux, ils ne supplient pas pour eux, ils n'offrent pas pour eux, ils ne rendent pas grâce pour eux. Ils supplient, offrent et rendent grâce au nom de toute l'Église qui les délègue pour exercer leur fonction sacerdotale au service de toute l'humanité. Qui aurait imaginé que nos modestes prières universelles avaient un tel poids?

UNE FONCTION D'ACTUALISATION

C'est aujourd'hui, et non pas n'importe quand, que telle parole, et non pas n'importe laquelle, est proclamée. En quoi rejoint-elle une catégorie de personnes vivant tel événement ou étant dans telle situation? La PGMR dit encore: «nourri par elle (la Parole), il (le peuple) supplie avec la prière universelle pour les besoins de toute l'Église et pour le salut du monde entier» ([PGMR n.33](#)). Voilà donc une fonction

qui ne peut pas être intemporelle!

UNE FONCTION D'ANNONCE

On ne prie jamais pour le passé! Cette évidence nous rappelle que la parole de Dieu, si éloignée qu'elle soit de nous dans le temps, a toujours, au sein de l'action liturgique, une fonction d'annonce prophétique: elle annonce le Règne qui vient et l'homélie précisera où et comment aujourd'hui. Reste à transformer cette annonce et son explication en prière commune. La prière universelle n'est pas d'abord un examen de conscience de la communauté rassemblée ou une analyse des problèmes locaux et mondiaux. Elle est une prière pour que le règne de Dieu grandisse là où il est déjà planté et là où il ne l'est pas encore. Elle est une prière qui convertit déjà les réalités les plus concrètes du monde qui nous entoure. Voilà donc une fonction qui ne peut pas être alarmiste!

UNE FONCTION UNIVERSELLE

La communauté est rassemblée, mais ce n'est pas d'abord pour elle qu'elle prie. Bien au contraire, la prière universelle a pour fonction de faire sortir cette communauté d'elle-même en la tournant vers tout ce qui est autre qu'elle: l'Église universelle, les dirigeants des affaires publiques, tous ceux qui sont accablés par une difficulté (cf. [PGMR n.46](#)). C'est seulement lorsqu'elle l'a fait qu'elle peut prier pour elle. Il faut ajouter à cela que la vraie prière pour l'assemblée, c'est la prière eucharistique: «Sur nous tous enfin, nous implorons ta bonté ...» D'où vient alors que les intentions entendues tournent de plus en plus autour du «nous»: «afin que nous ...»? Comment le «nous» pourrait-il être universel? Voilà donc une fonction qui ne peut être égocentrique!

UNE FONCTION A EXERCER

Cela dit, tout reste à faire et, particulièrement, à rédiger! A ce qui découle des réflexions précédentes, ajoutons quelques remarques.

On ne prie pas pour des idées, mais pour des personnes. On ne prie pas pour la liberté, mais pour ceux qui la recouvrent ou en sont privés. Les intentions les plus courtes sont toujours les meilleures. Une succession d'intentions et de refrains peut n'avoir de prière que le nom. La garantie de la prière réside aussi dans la part de silence qu'on y inclut. Ce que présentent les revues peut aider, mais il faut toujours une retranscription qui tienne compte des besoins concrets, mondiaux et locaux. Prier engage ..., même s'il n'est pas question de «nous» dans la prière. L'introduction et l'oraison conclusive reviennent au prêtre; les intentions, au diacre ou aux fidèles. La prière universelle n'aura pas lieu sans la préparation et la réalisation qu'en font le prêtre et les fidèles. Cependant, dans l'acte liturgique, elle n'est plus leur prière, mais celle de Celui qui est «toujours vivant pour intercéder en faveur des hommes» ([Hébreux 7, 25](#)).

La Prière Universelle

Préparer Rédiger Mettre en oeuvre

Fiche technique (Célébrer n.281)

«Dans la prière universelle, le peuple, exerçant sa fonction sacerdotale, supplie pour tous les hommes.» ([PGMR n.45](#) Préparer et mettre en oeuvre une prière universelle nécessite que l'on en ait compris les enjeux et ce que demande l'Église (voir l'ensemble de ce dossier Célébrer n.281).

Préparation

1. Commencer par se mettre à l'écoute de la Parole de Dieu proposée ce jour.
2. Sans se limiter trop étroitement à cette Parole, s'interroger sur sa propre manière de la recevoir et la conversion qu'elle suppose.
3. S'interroger sur les personnes pour qui on pourrait prier, à la «lumière de la Parole de Dieu» et à l'écoute de la vie du monde qui nous entoure (monde proche et lointain).

Rédaction

4. Penser à la forme donnée aux intentions: que ce soit une invitation à la prière (Prions pour...) ou déjà une prière (Nous te prions pour...), l'essentiel est de faire naître la prière de l'assemblée selon les motifs proposés. Choisir en même temps le mode de prière de l'assemblée entre les intentions (choix du refrain, chanté ou non, d'un silence plus ou moins prolongé...) en accord avec les musiciens.

5. Veiller à ce que les intentions soient des supplications vraiment universelles - au delà de l'assemblée et au delà de la communauté chrétienne - et ne soient pas une seconde homélie (il n'est pas nécessaire de faire référence aux textes du jour pour prier pour les responsables politiques un jour d'élection).

6. Prier pour des personnes plutôt que pour des idées (ce n'est pas un exutoire pour se décharger des problèmes du monde, ni l'occasion de rappeler à Dieu ce qu'il a à faire!) en tenant compte de ce qui intéresse le monde d'aujourd'hui où se situe l'Église. Le Missel suggère de prier pour les besoins de l'Église, pour la vie et le salut du monde, pour ceux qui sont accablés, et pour la communauté locale.

7. Rédiger des intentions:

adaptées à l'assemblée présente (les propositions des différentes revues ne peuvent l'être a priori); brèves pour être mémorisées par l'assemblée et nourrir sa prière pendant quelques instants, avec des mots simples et un langage nerveux; avec un même destinataire - le Père, le Fils, ou plus rarement le Saint Esprit - commun avec le refrain, dans un style homogène.

8. Suggérer éventuellement l'invitatoire par lequel celui qui préside invite l'assemblée à la prière, et l'oraison conclusive par laquelle il confie au Père toutes les prières de l'assemblée.

Mise en oeuvre

9. Confier, à l'avance, la prière à celui qui dira les intentions, afin qu'il s'y prépare. Il n'oubliera pas qu'elles s'adressent aussi à lui, et doivent susciter la prière.

10. Les intentions sont lues normalement à l'ambon: le (les) «lecteur(s)» s'avance(nt) avant la prière, et y reste jusqu'au Amen qui suit l'oraison.

Elles peuvent aussi - en certaines occasions - jaillir de l'assemblée.

11. Ménager un silence suffisant après l'invitatoire, et après chaque intention précédant le refrain, pour permettre la prière de l'assemblée; laisser se déployer cette prière avant de passer à l'intention suivante.

12. L'attitude priante de chacun, prêtre, lecteur, animateur de chant, servants d'autel, etc. est aussi invitation à la prière pour toute l'assemblée. La prière de l'animateur de chant sera plus efficace que des gestes donnant la mesure.

LA PRÉPARATION DES DONNS

L'ENJEU DU CHANGEMENT - PRÉPARER LES DONNS QUELQUES PROPOSITIONS

Comme les habitudes sont difficiles à perdre! Voici exactement vingt ans que le Missel romain de Paul VI a remplacé "l'offertoire" par "la préparation des donns".. Et pourtant, que disons-nous qu'il va se passer à la messe lorsque la Prière universelle est achevée et que l'assemblée s'assied?

L'ENJEU DU CHANGEMENT

S'il ne s'agissait que d'une simple question de mots, l'affaire ne vaudrait même pas un paragraphe. Mais, par les mots, c'est un changement radical de mentalité que la réforme liturgique veut opérer. - Durant les dix siècles qui ont précédé Vatican II, le "canon" de la messe était devenu "secret", sauf la Préface et le Per omnia final. - Durant ce même temps, l'offertoire se chargeait de prières privées exprimant l'offrande du sacrifice et l'indignité du célébrant. - De sorte que les premiers essais de restauration liturgique qui préparèrent Vatican II en vinrent naturellement, pour exprimer l'offrande des fidèles, à gonfler l'offertoire: "l'immense foule des hommes..." - Or le grand et unique moment d'offrande de la messe est celui où le Christ lui-même s'offre à son Père et nous offre avec lui. Et c'est la prière eucharistique qui l'exprime et le réalise, et non pas l'offertoire. - C'est donc, très logiquement, que la réforme conciliaire a réhabilité la Prière eucharistique et, du même coup, fait passer l'offertoire, de doublet qu'il était, à son juste rôle de "préparation des dons".

PRÉPARER LES DONNS

Il est vrai, malgré tout, qu'une certaine nostalgie de l'offertoire demeure chez beaucoup. Cela nous amène à faire deux remarques et quelques propositions.

- Première remarque: il ne peut y avoir de nostalgie de l'offertoire que chez ceux qui n'ont pas saisi l'enjeu de la prière eucharistique. Quelle perte pour leur foi! Ce n'est donc pas en maintenant le mot "offertoire" ou en regonflant sa spiritualité qu'on les enrichira, mais en procurant une nourrissante catéchèse mystagogique de l'offrande sacrificielle de la prière eucharistique.

- Deuxième remarque: la messe ne mime pas la Cène, mais elle l'actualise en accomplissant le mémorial du Seigneur. Ainsi, rompre l'hostie (voir Du bon usage du pain azyme) en disant les paroles de la consécration est de l'ordre du mime et non du mémorial. Le mémorial, lui, étale rituellement les gestes du Christ: - Il prit le pain: c'est la préparation des dons; - Il rendit grâce: c'est la prière eucharistique; - Il le rompit: c'est la fraction du pain; - Il le donna: c'est la communion. De la sorte, la préparation des dons, bien loin d'être négligée par la réforme liturgique, retrouve sa place la plus éminente de premier geste par lequel, à la messe, l'Église répond au commandement du Seigneur en faisant, en mémoire de lui, ce qu'il a fait à la Cène.

QUELQUES PROPOSITIONS

Elles ne sont rien d'autre qu'une application de la Présentation générale du Missel romain.

- Préparer l'autel. Les choses parlent autant que les mots! Seul un autel "vide" dira l'importance de ce qui va se passer parce qu'il sera prêt à recevoir dignement le pain et le vin. Tout encombrement préalable le fera passer pour une crédence, alors qu'il est la table du "repas du Seigneur". (*1 Corinthiens 11, 20*). - D'ailleurs, la patène (ou la coupelle d'hosties) et le calice n'ont pas à y être depuis le début de la messe puisque "c'est un usage à recommander que de faire présenter le pain et le vin par les fidèles" ([PGMR n.49](#)). Même dans une église aux dimensions modestes, il y a donc intérêt à ce que le pain et le vin soient à une certaine distance de l'autel pour que leur présentation par des fidèles, au prêtre (ou au diacre) qui les reçoit et les dépose sur l'autel, ait une signification visible. - D'autres dons (argent, dons en nature) peuvent aussi être apportés, mais ils ne doivent pas être déposés sur l'autel qui ne reçoit que le pain et le vin pour l'eucharistie. - C'est normalement à voix basse que sont dites, par le prêtre, les prières de la préparation ("Tu es béni ...") avant de déposer le pain et le vin sur l'autel. C'est évident s'il y a un chant ou une musique instrumentale. En leur absence, on peut tout à fait admettre qu'elles soient dites à voix haute, mais d'une façon cependant moins proclamatoire que la prière eucharistique qui suivra.

Admirable échange que ce pain (voir Du bon usage du pain azyme) et ce vin (voir Du bon usage de la goutte d'eau) que Dieu nous donne et que nous lui présentons, afin qu'il nous le rende en corps et sang de son Fils, pour qu'à notre tour, et par le Christ, nous lui rendions grâce!

DU PAIN AZYME

LA CÈNE ET LA PAQUE - DE LA CÈNE A LA MESSE DU PAIN QUI SOIT DU PAIN

Il est dit que Jésus prit le pain, et non le pain azyme. Pourquoi donc les hosties sont-elles de pain azyme et non de pain levé ordinaire? Mais d'abord, qu'est-ce que le pain azyme?

Bien que la pratique du pain azyme nous vienne tout droit du judaïsme où il est encore employé de nos jours, le mot est grec: dzumê signifie le levain et le a qui précède est évidemment privatif. En hébreu, le pain sans levain se dit matza, plus souvent utilisé au pluriel: matzoth.

A l'origine, le pain azyme fait partie des rites des fêtes de printemps. Il symbolise le renouvellement complet de la nature dont les récoltes vont être le fruit, reconnu et confessé comme bienfait venant de Dieu créateur. Lors de l'établissement de la Pâque juive, on liera cette pratique agricole des sédentaires à celle des nomades qui, à la même époque de l'année, sacrifient des agneaux premiers-nés pour demander la protection de Dieu sur le troupeau avant une nouvelle transhumance. C'est ainsi que le pain azyme et l'agneau seront les deux pièces majeures du repas pascal où les juifs font mémoire de la sortie d'Égypte.

LA CÈNE ET LA PÂQUE

La Cène fut-elle un repas pascal? D'après saint Luc (Lc 22,14-20!22, 14-20!), oui; et c'est ce qu'ont retenu la liturgie et la mentalité commune. Mais d'après saint Jean, ce n'est pas très évident, puisqu'il écrit que le vendredi saint était le jour de la préparation de la Pâque (19, 14). On ne sait donc pas si Jésus a utilisé le pain azyme pascal en instituant l'Eucharistie. Quoi qu'il en soit, la tradition chrétienne a toujours considéré l'eucharistie de façon pascale. Et saint Paul va jusqu'à dire que le Christ est «notre Pâque» (*1 Corinthiens 5, 7*). C'est cette foi dans le caractère pascale de l'eucharistie qui permet à la liturgie d'avoir, avant la communion, cet instant si paradoxal: le prêtre présente ce qui visiblement a l'apparence du pain et il dit: «Voici l'Agneau ...» et nous croyons que c'est le corps du Christ!

DE LA CÈNE A LA MESSE

La question de savoir quel pain était utilisé dans les Eucharisties des premiers siècles reste obscure. La mention du pain azyme que fait Paul (*1 Corinthiens 5, 6-9*) est-elle une référence à une pratique ou bien seulement une figure symbolique? Ce fut d'ailleurs l'objet d'une belle querelle entre les Latins et les Grecs.

Outre la signification pascale du pain azyme dont nous venons de parler, le fait que le pain sans levain se conserve beaucoup mieux, puisqu'il ne devient pas tout de suite rassis, et d'autre part que les fidèles communient de moins en moins et n'ont donc plus à faire l'offrande de leur pain, va permettre à l'usage du pain azyme de se généraliser dans l'Église latine, à partir du XI^e siècle. Les Orientaux conserveront l'usage du pain levé.

DU PAIN QUI SOIT DU PAIN

Tout le respect étant dû à ceux (celles surtout) qui fabriquent les hosties, il faut bien reconnaître que la mécanisation de la production ne facilite pas la reconnaissance des hosties comme étant du vrai pain. De même, pour que le geste essentiel de la fraction retrouve du sens, on utilisera au maximum les grandes hosties qui

ne sont réservées qu'aux prêtres, et même les toutes grandes (15 cm et plus) qui commencent à ressembler à une galette de pain azyme.

De surcroît, dans bien des circonstances (communautés religieuses, assemblées paroissiales au nombre restreint, réunions de groupes ou de mouvements, jeudi saint, etc.), on pourra très facilement fabriquer soi-même ou faire fabriquer une authentique galette de pain azyme.

On pourrait croire que ces affaires ... de cuisine sont dérisoires à côté du mystère de la présence réelle. Mais c'est le Seigneur lui-même qui a choisi le pain, pas nous! Il en va donc du respect de sa volonté de nous nourrir de lui dans le partage, que la matière du pain et le geste de la fraction disent et fassent ce qu'il a voulu pour que nous fassions mémoire de lui.

LA GOUTTE D'EAU

POURQUOI "UN PEU D'EAU"? - L'ADMIRABLE ECHANGE NOTRE DIVINISATION

Une simple goutte d'eau versée dans le calice à la préparation des dons avec une formule dont l'Ordo missae réclame qu'elle soit dite à voix basse (PGMR n.103) mérite-t-elle un chapitre entier de ce livre?

Si modeste qu'il soit, ce geste dont on croirait pouvoir se passer facilement est assez riche de sens pour qu'on s'y arrête un instant. Mais on n'en profitera pas pour en gonfler le relief au-delà de ce que demande la liturgie.

POURQUOI "UN PEU D'EAU"?

Aucun des récits de l'institution de l'eucharistie ne mentionne l'eau à la dernière Cène, mais on sait que, sauf à vouloir s'enivrer, les Anciens coupaient le vin qui était trop fort pour être bu pur. Jésus et ses disciples ont dû le faire régulièrement et, dès 150, saint Justin nous précise, dans sa première Apologie, au chapitre 65 (et 67), que, lorsque les prières sont terminées (il s'agit de ce qui est devenu la prière universelle) «on apporte à celui qui préside les frères, du pain et une coupe d'eau et de vin mélangés».

L'ADMIRABLE ECHANGE

Mais à cet usage d'origine diététique et de modération, pourrions-nous dire, vint se substituer rapidement une signification mystique qui est la seule qui demeure aujourd'hui, et pas seulement parce que nos vins sont moins corsés.

Un siècle après Justin, saint Cyprien de Carthage, luttant contre les gnostiques qui refusaient le vin, ouvrait cette nouvelle interprétation: «Si quelqu'un n'offre que du vin, le sang du Christ se trouve être sans nous; si ce n'est que de l'eau, c'est le peuple qui se trouve être sans le Christ.»

C'est avec Saint Augustin, encore un siècle plus tard, que l'on aboutira à la théologie de «l'admirable échange», si bien exprimés par la prière actuelle: «Comme cette eau se mêle au vin pour le sacrement de l'Alliance, puissions-nous être unis à la divinité de celui qui a pris notre humanité», qui n'est autre qu'un extrait d'une ancienne oraison romaine de la fête de Noël (Deus qui humanae substantiae...), c'est-à-dire du mystère de l'Incarnation.

Il convient d'ajouter que l'interprétation orientale est encore plus christologique que la nôtre, puisqu'elle voit, dans le mélange de l'eau et du vin, le symbole même de l'union de l'humanité et de la divinité dans la personne du Christ Jésus, à moins que ce mélange ne rappelle qu'un coup de lance fit sortir du côté du Christ en croix, «du sang et de l'eau» (*Jean 19,34*).

NOTRE DIVINISATION

Voilà donc où nous mènent ces quelques gouttes d'eau! Comme nous l'avons dit en commençant, il n'est pas question d'en rajouter! Mais ce geste nous rappelle que les fidèles ont droit à une catéchèse qui unisse leur foi à l'action liturgique. Reste à définir le quand et le comment.

C'est à l'intérieur d'une homélie du temps de Noël (plutôt que du jour) qu'il pourra être fait allusion à ce geste de notre eucharistie. Si l'on pratique par ailleurs ce que réclame l'Ordo missae, à savoir l'apport des dons - pain, vin et eau - par les fidèles, il suffira d'y revenir de temps en temps (une fois par an?) pour que la richesse du sens soit acquise et vécue par tous.

Saint Athanase disait du Christ: «Il s'est fait homme pour nous diviniser.» Ce mystère-là n'entrera pas en nous seulement par des raisonnements. Cette chose toute simple d'un tout petit peu d'eau dans un peu de vin s'inscrit jusque dans nos corps.

LA PRIÈRE EUCHARISTIQUE

UNE ACTION - UNE PRIÈRE - LE CHOIX DU TEXTE LA PARTICIPATION DE L'ASSEMBLÉE

La prière eucharistique est le coeur même de la messe. On ne parlera pas ici de ses origines et de son sens, mais seulement des principes de sa mise en oeuvre.

UNE ACTION

Avant d'être un texte, la prière eucharistique est une action: eucharistie signifie action de grâce. Cette action est la réalisation du second des quatre actes de Jésus à la Cène, exprimés par les quatre verbes du récit de l'institution: il prit le pain (préparation des dons), il rendit grâce (prière eucharistique), il le rompit (fraction du pain) et le donna (communion). Ce n'est pas une action du prêtre, même si c'est à lui principalement et ministériellement que revient la proclamation de la prière et du récit consécrateur qu'elle contient, c'est une action de toute l'assemblée. C'est elle qui rend grâce, qui offre, comme le prouve le fait que la prière eucharistique est proclamée à la première personne du pluriel: "Nous te présentons..., nous t'offrons..." La Présentation générale du Missel romain ([n. 62](#)) le dit de façon claire:

"Dans la célébration de la messe, les fidèles constituent le peuple saint, le peuple acquis par Dieu et le sacerdoce royal, pour rendre grâce à Dieu et pour offrir la victime sans tache; non seulement pour l'offrir par les mains du prêtre, mais pour l'offrir ensemble avec lui et apprendre à s'offrir eux-mêmes."

UNE PRIÈRE

Ce long texte n'est pas une histoire racontée, ni une lecture, même si le prêtre suit le texte des yeux. C'est une prière, c'est-à-dire une parole publique que le prêtre qui préside adresse, non pas à l'assemblée, mais à Dieu le Père au nom de l'assemblée. La façon dont le prêtre proclame cette parole et dont l'assemblée l'entend doit le signifier. L'intonation fait partie de l'acte. Au milieu de ce texte, le récit de l'institution vient comme interrompre la prière pour se transformer en récit à la troisième personne et

rappeler l'acte fondateur dont découle l'eucharistie qui est en train de se faire. Par ce changement de genre littéraire, et donc de ton, le récit de l'institution signifie que:

L'eucharistie n'est pas à nous, ni au prêtre (le "mon corps" n'est évidemment pas le corps de celui qui parle!). L'action de grâce dans laquelle ce récit est inséré est celle du Christ. Elle devient la nôtre parce que le Christ la joint à la sienne, en rendant présents parmi nous son corps livré et son sang versé sous les formes du pain et du vin consacrés.

C'est pour cela que l'Église réserve la prière eucharistique au prêtre. En effet, le vrai président de l'eucharistie n'est pas le prêtre, c'est le Christ. Mais il est normal que l'action de grâce du Christ à son Père soit proclamée, dans l'assemblée, par celui qui a été sacramentellement ordonné à le représenter comme "tête du corps qui est l'Église" (*Colossiens 1, 18*).

LE CHOIX DU TEXTE

Nous disposons de dix prières eucharistiques en langue française (et pas seulement de la deux!). Chacune a sa particularité qui doit être connue non seulement des prêtres, mais des équipes liturgiques, de sorte qu'en préparant une messe on puisse choisir celle qui convient le mieux. On saura aussi que le Missel présente quatre-vingt-huit préfaces et vingt-deux "embolismes" (textes ajoutés en certaines circonstances, comme: "En ce premier jour de la semaine"). On comprendra enfin que les fidèles ont droit aux dix prières eucharistiques, sans exception ni élimination, mais dans une répartition d'autant plus judicieuse qu'elle aura été prévue avec discernement.

LA PARTICIPATION DE L'ASSEMBLÉE

Il est vrai que la participation exprimée par l'assemblée dans la prière eucharistique paraît faible en face de ce grand monologue du prêtre et eu égard au fait que c'est l'assemblée qui est le sujet propre de l'action. N'oublions pas cependant que, grâce au dialogue avant la préface, rien ne commence sans qu'elle ait donné son accord: "Cela est juste est bon", et que, grâce à l'Amen final, l'action de grâce se termine par sa ratification. Certaines prières eucharistiques peuvent bénéficier d'acclamations de louange ou de bénédiction, d'invocations à l'Esprit Saint aux deux épicles ("Vienne l'Esprit..."), de courtes interventions contemplatives à la consécration ("Corps du Christ livré pour nous"), et de refrains d'intercession ("Souviens-toi"). Mais surtout, que ce soit à l'assemblée que reviennent de chanter la sainteté de Dieu au Sanctus et d'acclamer le Christ qui est venu, qui vient et qui reviendra, à l'anamnèse. Chaque dimanche, de l'orient à l'occident, des millions d'hommes et de femmes sont saisis par l'incommensurable majesté de Dieu au point de lui chanter trois fois: "Saint! Saint! Saint!..."

L'ANAMNÈSE

EN MÉMOIRE - LE PARADOXE DE L'ANAMNESE - LA DYNAMIQUE DE LA FOI

«Faites ceci en mémoire de moi»

Tous les croyants sentent confusément que cette parole qui a bientôt vingt siècles est, en même temps, d'une actualité mystiquement efficace. Elle est l'axe autour duquel tournent les différentes composantes de l'eucharistie et même de toute la vie de foi: «Il est grand le mystère de la foi!»

EN MÉMOIRE

C'est ce mot qui traduit le grec anamnesis, qui traduit lui-même l'hébreu zikkaron. C'est dire que nous devons aller chercher ce qu'il signifiait avant Jésus pour comprendre ce que Jésus a voulu dire en

l'employant.

Il apparaît pour la première fois dans la Bible à propos de la révélation du nom de Dieu à Moïse dans l'épisode du buisson ardent: «C'est là mon nom pour toujours, c'est le mémorial (le zikkaron) par lequel vous me célébrerez d'âge en âge» (*Exode 3, 15*). On le retrouve quelques chapitres plus loin à propos de l'institution de la fête de la Pâque: «Ce jour-là sera pour vous un mémorial (un zikkaron)» (*Exode 12, 14*).

Faire mémoire est donc un acte cultuel dans lequel on s'appuie sur un fait passé (buisson ardent, sortie d'Égypte, institution de l'eucharistie à la Cène) pour en célébrer l'actualité, et même l'actualisation dans le cas de la Pâque et de l'eucharistie, tout en annonçant son avenir. Sans employer le mot, saint Paul en exprime parfaitement le contenu lorsqu'il écrit aux Corinthiens: «Chaque fois que vous mangez ce pain et que vous buvez à cette coupe, vous proclamez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne» (*1 Corinthiens 11, 26*).

LE PARADOXE DE L'ANAMNESE

Ce paradoxe, le voici! Le Seigneur vient de se rendre présent sous la forme du pain et du vin consacrés. Or il n'y a pas trente secondes que la consécration a eu lieu, que la liturgie nous fait crier: «Viens!» S'il est là, pourquoi lui demander de venir?

Oui, ce paradoxe est si violent que la tentation est grande de le gommer, et c'est ce que font bien des chants que, sans réfléchir hélas, on croit pouvoir utiliser à cet instant de la messe, mais qui n'ont rien à voir avec l'anamnèse ni avec ce qu'elle révèle et célèbre.

On pense qu'il ne s'agit que d'une acclamation, et l'on chante «Vive Dieu!» ou «Que tes oeuvres sont belles!» On pense qu'il ne s'agit que d'un souvenir ou d'un rappel, et l'on chante: «Souviens-toi de Jésus Christ...» Mais c'est alors, en gommant le paradoxe, toute la dynamique de la foi que l'on efface. Ne serait-ce pas également de cet effacement-là qu'il s'agirait dans le très célèbre «Christ est venu» qui chante bien «Christ reviendra», mais pour revenir au «Christ est là» et s'achever sur le présent immédiat, alors que l'anamnèse liturgique s'appuie sur le passé («Gloire à toi qui étais mort») pour affirmer le présent («Gloire à toi qui es vivant») et appeler le futur («Viens, Seigneur Jésus!»). En outre, pourquoi ce chant parle-t-il du Christ, au lieu de lui parler puisqu'il est là? Mais, du moins, les trois dimensions du temps y sont-elles présentes, et donc vécues, ce qui est loin d'être le cas dans certaines autres fausses acclamations d'anamnèse qui ne sont que des cantiques, louables par ailleurs, mais, on l'a compris, qui n'ont pas leur place ici.

LA DYNAMIQUE DE LA FOI

«Nous avons été sauvés, mais c'est en espérance; voir ce qu'on espère, ce n'est plus espérer: ce que l'on voit, comment peut-on l'espérer encore? Mais nous qui espérons ce que nous ne voyons pas, nous l'attendons avec persévérance» (*Romains 8, 24*). Telle est la dynamique de la foi; c'est une dynamique de l'attente active. Saint Luc nous en parle de façon aussi forte, mais plus imagée, en nous rapportant les paraboles sur la vigilance: «Restez en tenue de travail et gardez vos lampes allumées ...» ().

Il n'y a là, bien évidemment, aucune trace d'un quelconque affaiblissement de la foi en la présence du Seigneur ressuscité dans l'eucharistie. Il s'agit, au contraire, de son élargissement. Dans l'eucharistie, la présence du Seigneur nous est déjà donnée, mais de façon cachée. Elle appelle sa plénitude. S'en contenter nierait la promesse du Seigneur qu'il «reviendra dans la gloire» et réduirait l'objet de notre foi à ce qui n'en constitue que les prémices: «A présent, nous voyons dans un miroir et de façon confuse, mais alors, ce sera face à face» (*1 Corinthiens 13, 12*).

La dynamique de la foi fait de notre vie une marche à la suite du Christ dans laquelle l'eucharistie est toujours le viatique. L'anamnèse l'annonce et le célèbre.

«Marana tha! Viens, Seigneur Jésus!» (Apocalypse 22, 20).

NOTRE PÈRE

LA PLACE - LA DOXOLOGIE - RÉCITÉ OU CHANTÉ LE NOTRE-PÈRE PAR TOUS - LES MAINS LEVÉES

Inspirée du Qaddish de la liturgie juive, dans sa première partie, voici, avec le Notre-Père, la prière chrétienne la plus vénérable et irremplaçable, la prière du Seigneur. Il ne s'agira pas ici de la commenter, mais de réfléchir sur la place qu'elle tient à la messe et sur sa mise en oeuvre.

LA PLACE

La prière eucharistique vient de s'achever avec l'Amen des fidèles. On entre alors dans les rites de communion, dont le Notre-Père est précisément le premier élément. Pouvoir appeler Dieu en lui disant "notre Père" est ainsi le premier fruit de l'action de grâce du Christ à son Père et le premier bienfait que nous vaut le sacrifice de la nouvelle Alliance accompli par le Fils et présent parmi nous sous la forme du pain et du vin consacrés en son corps et en son sang. Par les paroles du Seigneur, que lui-même nous offre et nous demande de dire: "Quand vous priez, dites!" (*Matthieu 6, 9*), le Notre-Père est déjà une communion théologale qui unit les chrétiens assemblés à celui qui, par son sacrifice d'Alliance, a fait d'eux ce qu'il est lui-même: Fils de Dieu, et leur permet ainsi d'appeler Dieu du même nom qu'il lui donne: Père! La communion, c'est le "notre", qui n'est pas celui des fidèles entre eux, mais le "notre" du Christ nous incorporant à lui.

LA DOXOLOGIE

C'est une des bonnes idées de la réforme de Vatican II d'avoir introduit la doxologie (parole pour glorifier) "Car c'est à toi..." du Notre-Père, dans la liturgie romaine. Elle ne vient pas, comme certains le prétendent, de la pratique des protestants, même s'ils l'avaient avant nous, mais des liturgies orientales qui la tenaient elles-mêmes de l'hymne des vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse (*4, 11*).

RÉCITÉ OU CHANTÉ

Les deux sont possibles et chaque façon a ses avantages. Réciter le Notre-Père peut permettre une plus forte unanimité de la prière de tous les membres de l'assemblée, car, même ceux qui ne peuvent pas chanter, ou qui, étant de passage, ne connaissent pas la mélodie employée, peuvent alors se joindre à tous.

Il ne fait pas de doute, par ailleurs, que cette prière, récitée par tous à mi-voix, atteint une intensité d'expression de la foi d'une saisissante beauté.

Mais chanter communautairement le Notre-Père est d'une autre intensité et d'une beauté pas moins admirable. Le répertoire en langue française ne manque pas, en plus du ton officiel, de mélodies larges, recueillies, et d'une musicalité réussissant cette sorte d'étonnant paradoxe qui consiste à exprimer, donc à extérioriser, l'intériorisation: il s'agit de récitatifs utilisant peu de notes de la gamme et avançant par notes qui se suivent. Cette économie musicale, cette sorte de discrétion, parviennent admirablement à exprimer la contemplation.

On sait qu'il n'en va pas de même avec d'autres mélodies qui, même si elles plaisent et "marchent", surtout avec les enfants, comme certains le disent, présentent un style musical sautillant qui pourrait convenir à d'autres textes, mais qui dénature par trop le caractère priant et filialement implorant de la prière du Seigneur. Il ne suffit pas de se demander si une mélodie plaît ou marche, il faut encore savoir si elle réalise bien ce que la liturgie lui réclame.

LE NOTRE-PÈRE PAR TOUS

On conviendra aisément qu'il est hautement souhaitable que les deux mots "notre" et "père" soient prononcés par tous et non par un seul. Malheureusement, on entend beaucoup trop souvent le prêtre dire l'invitatoire et enchaîner directement sur la prière, ne laissant à l'assemblée que la possibilité de se joindre à lui en cours de route. Il y a une façon de dire l'invitatoire et, surtout, d'en prononcer les derniers mots: "Nous osons dire..." suivis d'une pause, qui invite davantage l'assemblée à commencer la prière dès ces deux premiers mots.

LES MAINS LEVÉES

Maintenant que, depuis Vatican II, c'est toute l'assemblée qui récite le Notre-Père, et non plus le prêtre seul, on peut avancer que chaque membre de l'assemblée peut aussi le dire en élevant les mains. Ce n'est pas requis par les rubriques, mais ce n'est pas interdit et il y a une belle convenance à le faire. Le prêtre peut même y inviter l'assemblée, surtout dans le second invitatoire: "Dire avec confiance et en levant les mains la prière que..."

L'unanimité des corps n'est pas alors signifiée seulement par les voix, mais aussi par l'attitude des corps, qui sont "le corps du Christ" priant son Père.

DES RITES DE COMMUNION

Le geste de paix - La fraction du pain - Agneau de Dieu - "Heureux les invités" Les ministres extraordinaires de la communion - Communion dans la bouche ou dans la main? Sous les deux espèces - En buvant au calice ou par intinction Recevoir ou se servir - Adoration

Après la préparation des dons et la prière eucharistique, la liturgie eucharistique atteint son sommet avec les rites de communion. Ces rites ne posent pas de problèmes majeurs, mais un certain nombre de points méritent d'être revus pour une amélioration de nos célébrations.

LE GESTE DE PAIX

C'est un geste tout à fait traditionnel qui a accompagné l'eucharistie durant de longs siècles. Certains n'y voient qu'une sorte de bonjour factice ou une offre de paix superficielle ou utopique. Ce qui est oublié, dans ces sentiments, c'est que ce n'est pas du tout notre paix que nous nous donnons, mais celle du Seigneur lui-même qui nous l'offre et dont nous faisons le partage. Et cela change tout! Mais sans doute faut-il le rappeler de temps à autre aux fidèles. Peut-être faut-il aussi se donner la paix autrement que l'on se dit bonjour! Avec les deux mains, par exemple.

LA FRACTION DU PAIN

On sait que c'est un des premiers noms de la messe (cf. l'épisode des disciples d'Emmaüs en *Lc 24,30* et la description de la première communauté chrétienne en *Actes 2, 42*). Mais qui de nous, aujourd'hui, si la messe n'avait pas de nom, l'appellerait «fraction du pain»? Ce geste si caractéristique de la liturgie familiale juive et de la pratique de Jésus avec ses disciples, ce geste si essentiel à la Cène et

mentionné dans chacune de nos prières eucharistiques, ce geste perd beaucoup de sa force et de son sens, notamment par l'utilisation de nos petites hosties confectionnées à l'avance. Or il est constitutif de l'eucharistie où le Christ rompt son corps pour nous faire le partage de sa vie, comme il avait été rompu sur la croix de façon physique et sanglante.

Comment donc redonner du poids à un tel geste?

Utiliser au maximum des grandes hosties (ou un certain nombre de grandes hosties) qui nécessitent un minimum de fraction. N'utiliser pour la prière eucharistique qu'un seul récipient (grand ciboire, grande coupelle) qui nécessitera, au moment de la fraction, une répartition des hosties dans des récipients plus petits qui serviront à donner la communion à plusieurs endroits.

On voit bien que ce serait une mauvaise compréhension de ce geste, de la part du prêtre qui préside, que de rompre la grande hostie durant la consécration en même temps qu'il dit: «il le rompit.» La messe n'est pas un mime, mais un mémorial actuel de l'offrande sacrificielle que le Christ ne cesse de faire de sa vie à son Père.

AGNEAU DE DIEU

Voilà bien une expression qui pose question. Certains pensent qu'elle ne correspond plus à la culture contemporaine et remplacent l'Agneau de Dieu par un chant de paix. Mais en éliminant l'expression et donc la question qu'elle pose, on élimine aussi la chance d'explication qui peut lui être donnée et, par le fait même, la compréhension de l'acte par lequel le Christ nous donne sa vie.

Parce que son sacrifice sanglant sur la croix est unique (*He 7,27*), mais qu'il veut en offrir le bénéfice à tous les temps de l'Église, Jésus remplace l'agneau pascal par ce qui l'accompagnait, à savoir la galette de pain azyme et la coupe de vin. Parce que cet unique sacrifice sanglant est parfait, plus une goutte de sang ne doit couler après lui, ni d'un homme, ni même d'un animal.

Parce que cet unique sacrifice sanglant rend caducs tous les autres, il ne peut plus y avoir d'autre agneau pascal que celui qui mourut sur une croix et rend présent son sacrifice, en tout temps, sous la forme cachée du pain et du vin dont il fait son corps et son sang.

C'est la raison pour laquelle, nous chantons l'Agneau de Dieu, non en découpant un agneau, mais en rompant le pain consacré. Bien loin de s'arrêter de «faire quelques chose», comme au Gloire à Dieu et au Sanctus, c'est au contraire durant le chant lui-même que le prêtre qui préside rompt la grande hostie, répartit les petites dans les ciboires ou coupelles pour la communion (s'il y a lieu) et distribue le corps du Christ à ceux qui sont avec lui à l'autel (si c'est le cas). C'est la raison pour laquelle aussi c'est en montrant un morceau de pain, et non un agneau, que le prêtre dit à l'assemblée: «Voici l'agneau de Dieu.»

«Le Christ, notre Pâque, a été immolé» (*1 Corinthiens 5, 7*).

Comment un tel mystère sera-t-il compris et vécu par nos assemblées, si à l'occasion de telle ou telle lecture biblique l'homélie ne le commente pas?

HEUREUX LES INVITÉS

Il n'est pas rare d'entendre la formule du Missel: «Heureux les invités au repas du Seigneur», transformée en: «Heureux sommes-nous d'être invités...» On comprend le souci pastoral de rendre la liturgie plus proche des fidèles qui anime ceux qui font cette transformation. Mais, sans le savoir, ils réduisent considérablement la portée de cette phrase. Deux textes du Nouveau Testament sont à son origine: «Heureux les invités au repas des noces de l'Agneau» (*Ap 19,9*), et la parabole des invités remplacés par les pauvres en *Luc 14, 15-24*: «Heureux celui qui participera au repas dans le royaume de Dieu» (la parabole du festin nuptial, en *Matthieu 22, 1-10*, lui est parallèle, mais n'a pas la phrase).

Dans les deux cas, il s'agit de l'invitation la plus large possible: «une foule immense» dans l'Apocalypse; «les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux» chez Luc, puisque les vrais invités ont décliné leur invitation.

Cela signifie que la formule du Missel ne concerne pas que les membres de l'assemblée devant qui elle est prononcée. Dans une vision de foi qui va bien au-delà de l'assemblée visible, et même de l'Église visible, elle révèle à ceux qui vont communier qu'ils ne sont justement pas les seuls à être invités; le clochard qui est à la porte de l'église l'est aussi; l'anticlérical qui habite place de l'église l'est aussi; les enfants et petits-enfants des adultes et personnes âgées qui sont à la messe le sont aussi, bien qu'ils aient, pour certains, cessé de pratiquer; toute l'humanité l'est aussi, toute l'humanité est invitée à long terme à participer au festin éternel du Royaume.

A l'heure où les termes de «communion et mission» viennent préciser les orientations pastorales de cette fin de XXe siècle, la formule: «Heureux les invités au repas du Seigneur» prend tout son poids et, si ce n'est jamais opportun d'en réduire la portée, c'est encore moins le cas aujourd'hui.

LES MINISTRES EXTRAORDINAIRES DE LA COMMUNION

Le prêtre célébrant peut être amené à faire appel à un (ou plusieurs) laïc pour l'aider à distribuer la communion, habituellement ou exceptionnellement. Plusieurs points sont à préciser à ce sujet.

Tout doit être fait pour que le (ou les) laïc appelé à distribuer la communion ne soit pas prévenu au dernier moment. Donner la communion est une tâche habituelle pour le prêtre. Ce n'est pas le cas pour le laïc: c'est, pour lui, une action extraordinaire et profondément marquante, même s'il l'accomplit de temps à autre. Il a donc besoin de s'y préparer spirituellement. Sans en faire un système, on peut dire qu'il y a une certaine convenance à ce que le (ou les) lecteur qui a distribué aux fidèles le pain de vie sur la table de la parole de Dieu le distribue également sur celle du corps du Christ (cf. Vatican II, Constitution dogmatique sur la Révélation divine *Dei Verbum*, n. 21).

Le Missel romain (dans sa version la plus récente, dite du «petit Missel carré d'autel») dit clairement, à la [page 446](#), que les ministres extraordinaires de la communion sont bénis par le prêtre célébrant «lorsque l'invocation Agneau de Dieu est achevée». Cela signifie plusieurs choses:

D'abord, il existe une bénédiction des ministres extraordinaires de la communion. Pourquoi ne l'entend-on presque jamais? Vis-à-vis du ministre lui-même, elle confirme le caractère officiel de sa fonction, quel que soit le sentiment d'indignité qu'il en ait. Vis-à-vis de l'assemblée, elle confirme qu'il ne s'agit là ni d'un honneur ni d'un privilège personnel, mais d'un ministère, c'est-à-dire d'un service. Ensuite, si le ministre reçoit cette bénédiction après le chant de l'Agneau de Dieu, cela suppose qu'il est déjà près de l'autel à ce moment-là et donc qu'il n'y arrive pas au dernier moment (c'est-à-dire pas au moment où le prêtre quitte l'autel pour aller donner la communion). En vérité, le meilleur moment où il peut arriver à l'autel (avec les autres animateurs de la célébration, d'ailleurs!) se situe entre l'Amen de la prière eucharistique et la monition d'introduction au Notre Père, c'est-à-dire lorsque va commencer le rite de communion. Enfin, le Missel précise que prêtre et ministres communient en même temps avant de commencer la distribution de la communion. Et si possible sous les deux espèces.

COMMUNION DANS LA BOUCHE OU DANS LA MAIN?

Selon les directives de Rome, une note du Conseil permanent de l'Épiscopat français, en date du 19 juin 1969, a donné la possibilité de recevoir la communion dans la bouche ou dans la main. Chaque fidèle est donc parfaitement libre.

Cela dit, il est bon de rappeler, de temps à autre, la légitimité des deux façons, à l'intention, notamment, des chrétiens de la génération postérieure à Vatican II. On peut même leur préciser que la communion dans la bouche ne s'est généralisée, dans l'Église occidentale, qu'à partir du Xe - XIe siècle, ce qui faisait dire à un liturgiste malicieux que «les vrais conservateurs, aujourd'hui, sont les chrétiens qui communient ... dans la main!»

SOUS LES DEUX ESPÈCES

Les principes dogmatiques établis par le Concile de Trente étant maintenus (notamment ceux sur la pleine valeur de la communion où l'eucharistie n'est reçue que sous la seule espèce du pain), la Constitution sur la sainte Liturgie du 2e Concile du Vatican (n. 55) et la Présentation générale du Missel romain forment le voeu et donnent la possibilité que la communion sous les deux espèces soit rétablie «parce que, alors, grâce à une présentation plus claire du signe sacramentel, on procure une occasion particulière de pénétrer plus profondément le mystère auquel les fidèles participent» (PGMR n.14).

Si l'on ajoute aux cas que mentionne la PGMR, en son PGMR n.242 , l'élargissement apporté par la Conférence des évêques de France en 1970 (voir note de la PGMR dans «Pour célébrer la messe», p.75), la communion sous les deux espèces est pratiquement toujours possible. Pourquoi donc est-elle si peu pratiquée? Si des raisons pratiques font encore hésiter certains pasteurs, elle devrait être faite presque systématiquement avec tous ceux qui, dans une messe, accomplissent un ministère ou une fonction liturgique particulière (lecture, animation des chants, présentation des dons ...).

EN BUVANT AU CALICE OU PAR INTINCTION

On sait que la communion par intinction consiste à tremper dans le calice une partie de l'hostie. C'est une des façons légitimes de communier sous les deux espèces (PGMR, n.200 , n.246 , n.247

Si l'on adopte ce mode de communion pour de supposées raisons d'hygiène, on se méfiera de ses conséquences regrettables à l'égard de certains malades qui pourraient penser qu'ils sont rendus responsables d'une telle pratique (cela ne concerne pas les sidéens puisqu'il est admis que le sida ne se transmet pas par la salive).

On se rappellera surtout que c'est la communion en buvant directement au calice qui réalise le plus parfaitement la plénitude du signe eucharistique et la réponse au commandement du Seigneur qui nous dit: «Prenez et buvez.»

En tout état de cause, le prêtre qui célèbre, lui, doit boire le sang du Christ (PGMR n.116) et il reste souhaitable que les concélébrants fassent de même.

RECEVOIR OU SE SERVIR

Il est fréquent que, dans les messes de petit groupe surtout, les participants se passent l'un à l'autre la patène ou la coupelle qui contient les hosties après s'être servis eux-mêmes.

Pour respecter davantage, là encore, ce que fit le Seigneur à la Cène - il prit le pain, le bénit, le rompit et le donna...- on préférera, même dans le cas des messes de petit groupe, qu'un ministre passe devant chaque personne et lui donne le corps du Christ.

ADORATION

Jugeant que l'adoration eucharistique n'est pas suffisante dans la messe et la pratique actuelle, certains prêtres prennent l'habitude de faire suivre la genuflexion après la consécration du vin d'un temps de silence. On ne portera, évidemment, aucun jugement de conscience à ce propos, mais on dira que cette façon de faire ne convient pas à cet endroit. La prière eucharistique est un tout qui ne souffre pas les pauses, même pieuses, et qui, par ailleurs, constitue la plus haute des adorations puisqu'elle nous fait entrer dans l'acte même du Christ par lequel nous rendons à Dieu les grâces que nous avons reçues de lui.

Faut-il enfin préciser qu'il n'y a pas d'acte adorateur plus vrai que celui de la communion puisqu'il consiste à «porter à la bouche» (ad os = adorare) le corps du Verbe fait chair. Il ne peut pas alors y avoir de moment plus «adorateur» que le silence qui suit l'instant où, en communiant, on a porté à sa bouche Celui qui, seul, mérite notre adoration.

LA COMMUNION AUX MALADES

L'EUCCHARISTIE CONFIEE AU VISITEUR - QUELQUES REMARQUES PRATIQUES À LA MAISON - LE RITE BREF

Dès l'an 150, saint Justin en nous donnant la première description de la messe dans sa première Apologie, n. 67, signale que "l'on envoie leur part (des aliments consacrés, c'est-à-dire de l'eucharistie) aux absents, par le ministère des diacres". L'actuel Rituel des sacrements pour les malades redit pour nous l'importance du geste (n. 27):

"Porter la communion à un malade est un geste de foi et une démarche fraternelle de la communauté eucharistique envers ses membres absents: un membre de l'assemblée eucharistique (prêtre ou laïc désigné à cet effet) apporte à celui qui ne peut y participer le réconfort de la Parole et le pain ou le vin eucharistique partagé dans l'assemblée. De cette manière, le malade reste uni à cette assemblée et il est soutenu par ce geste de fraternité chrétienne."

Beaucoup de chrétiens l'ont compris, et notamment ceux qui sont engagés dans la pastorale de la santé. Mais, à circuler en France et à participer dans des endroits divers à la messe dominicale, on doit reconnaître que cette pratique n'est pas aussi généralisée qu'il le faudrait. La communion aux malades peut être portée n'importe quand et par n'importe quel fidèle. C'est la première raison d'être de la réserve eucharistique gardée dans le tabernacle. Mais nous parlerons ici de celle qui découle de la messe du dimanche, en nous référant: au Missel carré d'autel, [PGMR p.446](#) ; au Rituel des sacrements pour les malades, du n. 27 au n. 51; au Rituel de l'eucharistie en dehors de la messe, du n. 54 au n. 67.

L'EUCCHARISTIE CONFIEE AU VISITEUR

Lorsqu'il participe à la célébration eucharistique, le fidèle qui va porter la communion à un malade peut, bien sûr, en arrivant devant la personne qui la distribue, demander une hostie supplémentaire. Mais à cette démarche isolée, on préférera une autre, plus communautaire et plus liturgique. Après le geste de paix ou, mieux, entre l'Amen de la prière eucharistique et la monition du Notre Père, le prêtre qui préside invite à le rejoindre autour de la table de l'autel tous ceux qui vont porter l'eucharistie, à l'assemblée dans un instant, ou aux malades après la messe. Le Missel (voir Missel carré d'autel, en bas de la page 446) prévoit deux formules au choix que le prêtre prononce pour bénir et envoyer les distributeurs ou les porteurs. Il va de soi que, selon le [n.242](#) de la PGMR, ces fidèles peuvent communier sous les deux espèces. Cette pratique est donc préférable, car elle considère la communion portée aux malades comme un acte liturgique qui concerne toute l'assemblée et non seulement l'un de ses membres agissant individuellement. Elle suppose en outre que le prêtre qui préside ait été averti avant le début de la messe et ait pu faire prier toute l'assemblée pour ces malades à la prière universelle, voire même - en certaines occasions - dans la prière eucharistique: "Sur nous tous enfin et, particulièrement sur les malades de notre paroisse..." Notons enfin que certaines assemblées, pour mieux marquer le caractère communautaire de ce geste, ont choisi de le placer entre la bénédiction et l'envoi ou, mieux, entre l'Amen de la prière après la communion et la bénédiction.

QUELQUES REMARQUES PRATIQUES

Le Rituel des sacrements pour les malades (n. 31) dit qu'on portera l'eucharistie dans une custode ou par un autre moyen approprié. La custode est, en effet, le moyen le plus simple et le plus significatif. À

défaut, on prendra une jolie petite boîte sur laquelle rien n'est inscrit ou une jolie pochette pliée en neuf. Si l'état du malade ne lui permet pas d'avaler du solide, on peut lui donner l'eucharistie sous la seule espèce du vin. On veillera alors plus encore à la beauté et à la sûreté du flacon. Les personnes qui entourent le malade peuvent communier avec lui (infirmière, garde-malade...). Mais celui qui porte la communion et qui a déjà communiqué à la messe ne le refera pas. Il est normal que certains malades souhaitent communier au moment de la communion de la messe télévisée. Mais on se rappellera que la communion aux malades est un acte liturgique de la communauté locale et que le porteur accomplit un ministère. Il ne pourra donc pas s'effacer complètement devant l'image ou laisser l'eucharistie au malade pour qu'il se communique lui-même au moment de la communion de la messe télévisée. Il fait partie du signe sacramentel de l'eucharistie qu'elle soit donnée et reçue.

Tous, visiteurs et malades, fonderont leur pratique sur le n. 15 du Rituel de l'eucharistie en dehors de la messe, qui cite lui-même le n. 3a de l'Instruction sur le mystère eucharistique du pape Paul VI:

"On enseignera soigneusement aux fidèles ce qui suit. Même lorsqu'ils communient en dehors de la célébration de la messe, ils s'unissent intimement au sacrifice qui perpétue celui de la croix; ils participent à ce banquet sacré où, par la communion au corps et au sang du Seigneur, le peuple de Dieu participe aux bienfaits du sacrifice pascal, renouvelle l'alliance nouvelle scellée par Dieu avec les hommes une fois pour toutes, dans le sang du Christ; ce banquet eucharistique, dans la foi et l'espérance, préfigure et anticipe le banquet eschatologique dans le Royaume du Père, en annonçant la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne."

Il semble utile de rappeler d'abord, tant l'étonnement est général lorsqu'on en parle, qu'il existe un Rituel de l'eucharistie en dehors de la messe. Il comporte quatre chapitres:

1. Le rite ordinaire de la communion dans une célébration communautaire qui n'est pas la messe (c'est tout à fait le cas des ADAP);
2. La communion et le viatique portés au malade par un ministre extraordinaire (c'est le cas de la communion portée par un laïc);
3. Les différentes formes de culte à rendre à l'eucharistie:
 - l'exposition de l'eucharistie (salut du Saint-Sacrement);
 - les processions eucharistiques;
 - les congrès eucharistiques;
4. Annexe (références bibliques, prières, chants, etc.).

Il est vrai qu'il existe aussi des livrets ou des pages dans certains missels des fidèles qui présentent des matériaux pour aider un laïc qui porte la communion à faire de cette démarche une célébration liturgique. Mais les éléments ainsi fournis sont toujours le résultat d'une sélection et, surtout, les textes de présentation et les notes pastorales en sont absents. Or il est de la plus grande importance qu'ils soient connus pour que soient bien saisis le sens, le contenu et les façons de faire de chaque action.

On ne dira pas pour autant que chaque fidèle doit posséder tout le Rituel. Mais il est indispensable que chaque aumônerie d'hôpital ou de clinique, chaque paroisse de grande ville et chaque secteur rural puisse le mettre à la disposition de tous ceux qu'il concerne, et organise de temps à autre une réunion autour de lui, pour confronter les façons de faire de chacun avec ce que l'Église propose.

À LA MAISON

Le début de ce chapitre présentait les règles générales de la communion aux malades et ce qui se passe à la messe avec les fidèles qui la portent.

Voici maintenant ce qui se passe à la maison, ou dans une chambre d'hôpital.

D'abord, un minimum d'aménagement est souhaitable. Sur une table pas trop encombrée par ailleurs, on déploie une nappe sur laquelle on pose le récipient contenant l'hostie. On aura également préparé et disposé sur la nappe un crucifix, un cierge et un petit bouquet de fleurs (peut-être apporté par la personne qui porte la communion).

La célébration (car selon le n. 16 de notre Rituel, il s'agit bien d'une célébration) compte plusieurs actions.

L'entrée en célébration: c'est la salutation amicale du porteur au malade et à ceux qui l'entourent, qui peut aboutir à une salutation liturgique: "Paix à cette maison et à tous ceux qui l'habitent." La préparation pénitentielle comportant une invitation à la pénitence, l'élément pénitentiel (les trois invocations de la messe: "Seigneur Jésus, envoyé..." ou une autre formule qui s'en inspire, ou le Je confesse à Dieu, ou l'acte de contrition, etc.) et la prière pour le pardon: "Que Dieu tout-puissant nous fasse miséricorde..." La parole de Dieu: c'est évidemment celle de la liturgie du jour ou un extrait qui convient le mieux, mais on tiendra compte de l'état de réception dans lequel se trouve la personne malade. La prière commune: ce peut être la prière universelle de la messe paroissiale ou une prière improvisée. Là aussi, l'état du malade commandera la longueur (et même l'existence) de l'action. La communion elle-même: comportant la récitation du Notre-Père, la formule: "Heureux les invités...", le don de l'eucharistie au malade selon le mode qui conviendra à son état de santé (dans la main, sur la langue, et même, si c'est le seul moyen, par le vin consacré, comme nous l'avons dit) et une oraison d'action de grâce. La conclusion comporte une bénédiction: "Que le Seigneur nous bénisse...", à laquelle on peut ajouter un Je vous salue Marie, ou un chant, si c'est possible. À noter que la formule de la bénédiction, comme la demande de pardon ci-dessus, est la formule officielle, mais qui passe du "vous" au "nous" si c'est un laïc qui la dit.

LE RITE BREF

Il comporte seulement la salutation, les formules: "Heureux..." et "Seigneur je ne suis pas digne...", et le don de l'eucharistie.

Il peut avoir lieu:

lorsque la personne qui donne la communion a de nombreux autres malades à visiter;
lorsque le malade est trop fatigué;
lorsque l'entourage réclame que l'on soit discret, par exemple dans une salle commune d'hôpital ou une chambre à plusieurs lits.

Enfin, il est normal et utile de réunir de temps en temps les personnes qui ont accepté ce service de la communion aux malades, pour qu'elles partagent leurs difficultés et leurs joies, posent leurs questions et complètent leur formation.

DES RITES DE CONCLUSION

Les annonces - Les bénédictions solennelles - Les prières sur le peuple

Tout est fait de l'essentiel de la messe, mais c'est une loi humaine et chrétienne: il n'y a pas de rassemblement sans dispersion. Voici donc que nous en arrivons aux rites de conclusion de la célébration.

Ces rites commencent par la salutation et s'achèvent par le renvoi. Il n'y a entre eux que la bénédiction. Un si petit contenu mérite-t-il d'être l'objet de cette rubrique?

LES ANNONCES

Elles ne font pas partie du rite de conclusion, mais la Présentation générale du Missel romain ne les a pas oubliées. Elle précise en son [n. 123](#) qu'elles se situent dès la prière après la communion, et c'est une habitude qui est bien passée dans nos célébrations. Elles sont faites par le prêtre ou le diacre. Ajoutons deux précisions:

On fera tout son possible pour qu'elles ne soient pas faites de l'ambon ou de l'autel. C'est un acte

simple, mais typique d'une fonction ministérielle. C'est donc, si c'est le prêtre qui les fait, au lieu de présidence qu'elles reviennent, car elles ne sont ni la parole de Dieu ni la louange eucharistique. Si elles reviennent en premier lieu au prêtre ou au diacre, il est évident que telle ou telle précision de réunion ou d'activité n'aura jamais autant de poids et de vérité que lorsqu'elle sera donnée par les intéressés eux-mêmes. Il en va aussi, dans l'assemblée, d'un authentique visage d'Église, que la charge de la vie de la communauté locale soit visiblement prise par la diversité de ses membres.

LES BÉNÉDICTIONS SOLENNELLES

Il semble bien que le souci immédiat de préparer le missel à la bonne page, mais au dernier moment, ait fait oublier à beaucoup de prêtres célébrants qu'il existe des bénédictions solennelles, non seulement pour les grandes fêtes de l'année, mais aussi pour les dimanches du Temps ordinaire, les fêtes du Sanctoral, les funérailles et les messes rituelles à l'occasion de la célébration des sacrements de baptême, de confirmation et de mariage ou d'une profession religieuse. En ce qui concerne les sacrements, il est même précisé qu'elles peuvent être utilisées si le sacrement n'est pas célébré au cours d'une messe.

Les bénédictions solennelles des jours de fête sont insérées dans le formulaire même de la messe, c'est pourquoi il est plus facile d'y penser et donc de les employer. Mais celles du Temps ordinaire et du Sanctoral sont rassemblées dans le Missel d'autel, après les préfaces. Elles risquent d'y dormir longtemps si l'on ne s'est pas rendu compte qu'elles existent.

Il n'est pas dit qu'on doive les utiliser tous les dimanches, mais il y a bien des occasions dans la vie d'une communauté où un événement tombe un dimanche du Temps ordinaire (messe de rentrée, fête paroissiale, profession de foi, etc.) et mérite d'être solennisé.

On dit que leur rédaction ne facilite pas l'Amen des fidèles. C'est vrai, mais chaque phrase ne peut pas se terminer par «les siècles des siècles»! D'abord, cette difficulté n'existe plus si on les chante, ce qui leur convient particulièrement bien. Ensuite, le prêtre devra, s'il les proclame, employer à la fin de chaque phrase un ton qui appelle la réponse, en accompagnant peut-être ce ton d'un discret geste de la main. On n'oubliera pas non plus la monition qui les précède (faite par le diacre s'il y en a un) et qui invite les fidèles à s'incliner. C'est une si belle façon, pour une assemblée, de s'unir à la prière non seulement par la foi, mais par le corps qui exprime ici l'invisible. Dieu «dit du bien» (bénédiction) de son peuple avant qu'il se disperse.

LES PRIÈRES SUR LE PEUPLE

Dans le Missel, les prières sur le peuple suivent les bénédictions solennelles. Elles ne sont pas une oraison de plus, mais une sorte d'amplification de la bénédiction qu'elles précèdent immédiatement. Il est évident que si on les utilise, on ne fera pas en même temps la bénédiction solennelle!

La messe est finie. Chacun va regagner son lieu de vie. L'assemblée va se disperser jusqu'au dimanche suivant. Il y a alors comme un instant de grâce où les derniers mots vont sans doute avoir plus de poids que les autres. Ces mots sont ceux-là mêmes que Dieu dit par l'Église. N'en privons pas les assemblées! Et ...

«Allez, dans la paix du Christ.»

DIRECTOIRE POUR LES ASSEMBLÉES DOMINICALES EN L'ABSENCE DE PRÊTRE

Congrégation pour le culte divin (2 juin 1988)

Chapitre III LA CÉLÉBRATION

Chapitre III LA CÉLÉBRATION

35. Le déroulement à suivre dans les assemblées dominicales sans messe comporte deux parties: la célébration de la parole de Dieu et la distribution de la communion. On omettra dans la célébration ce qui est propre à la messe, surtout la présentation des dons et la prière eucharistique. Le déroulement de la célébration sera organisé de telle manière qu'il favorise pleinement la prière et donne l'image non pas d'une simple réunion, mais d'une assemblée liturgique.

36. Les textes des oraisons et des lectures pour chaque dimanche ou solennité seront choisis habituellement dans le missel et le lectionnaire. De cette manière, en suivant le cours de l'année liturgique, les fidèles prieront et écouteront la parole de Dieu en communion avec les autres communautés de l'Église.

37. Le curé, en préparant la célébration avec les laïcs désignés, peut faire des adaptations en fonction du nombre des participants et de la compétence des animateurs, et aussi en tenant compte des moyens disponibles pour le chant et la musique.

38. Lorsqu'un diacre préside la célébration, il accomplit ce qui revient à son ministère dans les salutations, les oraisons, la lecture de l'Évangile et l'homélie, la distribution de la communion et le renvoi des participants avec la bénédiction. Il porte les vêtements propres à son ministère, c'est-à-dire l'aube avec l'étole, et la dalmatique, selon l'opportunité; il utilise le siège de la présidence.

39. Le laïc qui dirige l'assemblée se comporte comme un membre parmi les autres, de la même façon que dans la liturgie des Heures, lorsqu'elle n'est pas présidée par un ministre ordonné, ou pour les bénédiction, lorsque le ministre est un laïc ("Que le Seigneur nous bénisse...", "Bénédissons le Seigneur..."). Il n'utilisera pas les paroles qui reviennent au prêtre ou au diacre et omettra les rites qui rappellent trop directement la messe, par exemple les salutations, spécialement "Le Seigneur soit avec vous", et l'envoi, qui feraient apparaître le laïc qui dirige la célébration comme un ministre ordonné.

40. Ce laïc portera un vêtement qui ne contrevient pas à cette fonction ou adoptera un vêtement éventuellement déterminé par l'évêque. Il n'utilisera pas le siège de présidence, mais on prévoira plutôt un autre siège hors du sanctuaire. L'autel, qui est la table du sacrifice et du repas pascal, sera seulement utilisé pour y déposer le pain consacré avant la distribution de l'Eucharistie. En préparant la célébration, on aura soin de répartir convenablement les fonctions, par exemple: pour les lectures, les chants, etc., et on veillera à la disposition et à la décoration des lieux.

41. Le schéma de la célébration comporte les éléments suivants:

- a) Les rites d'ouverture, grâce auxquels les fidèles qui se réunissent forment une communauté et se disposent à célébrer dignement.
- b) La liturgie de la Parole, dans laquelle Dieu lui-même adresse la parole à son peuple pour lui révéler le mystère de la rédemption et du salut; et le peuple répond par la profession de foi et la prière universelle.
- c) L'action de grâce, qui permet de bénir Dieu pour son immense gloire (cf n. 45).
- d) Les rites de communion, qui expriment et réalisent la communion avec le Christ et avec les frères, principalement avec ceux qui participent ce même jour au sacrifice eucharistique.
- e) Les rites de conclusion, qui manifestent le lien à établir entre liturgie et vie chrétienne.

La Conférence des évêques ou l'évêque lui-même, en fonction des circonstances de lieux et de personnes, peut donner des directives plus précises sur la célébration et renvoyer à des documents de travail préparés par une commission nationale ou diocésaine de liturgie. Mais le schéma lui-même de la célébration ne doit pas changer sans nécessité.

42. Dans la monition initiale ou à un autre moment, la personne qui dirige la célébration fera mention de la communauté qui célèbre l'Eucharistie ce dimanche avec le curé et invitera les fidèles à s'y unir spirituellement.

43. Afin que les participants soient en mesure de retenir la parole de Dieu, il y aura ou bien une explication des lectures, ou bien un moment de silence pour méditer ce que l'on aura entendu. Puisque l'homélie est réservée au prêtre ou au diacre, il est souhaitable que le curé transmette son homélie à la personne qui dirige l'assemblée et qui la lira. On observera toutefois ce qui a été déterminé à ce sujet par la Conférence des évêques.

44. La prière universelle se fera suivant la série d'intentions établie par le Missel. On n'omettra pas les intentions éventuellement proposées par l'évêque pour tout le diocèse. De même, on proposera

fréquemment de prier pour les vocations sacerdotales, pour l'évêque du diocèse et pour le curé de la paroisse.

45. L'action de grâce se fera selon l'une ou l'autre des formes suivantes; 1 Après la prière universelle ou la distribution de la communion. La personne qui dirige la célébration invite les fidèles à l'action de grâce, par laquelle on confesse la gloire de Dieu et sa miséricorde; on peut utiliser un psaume (par exemple, les psaumes 99, 112, 117, 135, 147, 150), une hymne ou un cantique (par exemple le Gloire à Dieu, le Magnificat....) ou encore une autre prière litanique; la personne qui dirige la célébration, debout avec les fidèles face à l'autel, la prononce avec tout le monde.

2 Avant le Notre Père. La personne qui dirige la célébration se rend au tabernacle ou au lieu de la réserve eucharistique, et, après une profonde inclination, dépose le ciboire sur l'autel; ensuite, agenouillée devant l'autel, avec tous les fidèles elle prononce une hymne, un psaume ou une prière litanique qui, dans ce cas, est adressée au Christ présent dans l'Eucharistie.

Cette action de grâce ne doit en aucun cas prendre la forme d'une prière eucharistique; on n'utilisera pas le texte d'une préface ou d'une prière eucharistique du Missel romain afin d'éviter tout risque de confusion.

46. Pour le rite de communion, on observera ce qui est dit dans le Rituel de l'Eucharistie en dehors de la messe. On rappellera souvent aux fidèles que, même lorsqu'ils reçoivent la communion en dehors de la messe, ils sont unis au sacrifice eucharistique.

47. Pour la communion, on utilisera, si possible, le pain consacré ce même dimanche au cours d'une messe célébrée dans un autre lieu; un diacre ou un laïc l'apportera dans un ciboire ou une custode et le déposera dans le tabernacle avant la célébration. On peut aussi utiliser le pain consacré lors de la dernière messe célébrée dans le lieu. Avant le Notre Père, la personne qui dirige la célébration se rend au tabernacle ou au lieu de la réserve eucharistique, prend le vase sacré contenant le corps du Seigneur, le dépose sur l'autel et introduit l'oraison dominicale, à moins que l'action de grâce ne soit prévue à ce moment (cf. n. 45, 2).

48. Le Notre Père est toujours récité ou chanté par tous, même si l'on ne distribue pas la communion. On peut faire le rite de la paix. Après la distribution de la communion, "on peut prier un moment en silence; on peut aussi chanter un psaume ou un cantique de louange". Il est également possible de faire l'action de grâce dont il est question au n. 45, 1.

49. Avant que l'assemblée ne se termine, on donnera les annonces et les informations concernant la vie de la paroisse ou du diocèse.

50. "On ne dira jamais assez l'importance capitale du rassemblement du dimanche, à la fois comme source de vie chrétienne personnelle et communautaire et comme témoignage du projet de Dieu: rassembler tous les hommes en son Fils Jésus Christ. Tout chrétien doit être convaincu qu'il ne peut vivre sa foi ni participer, pour sa part, à la mission universelle de l'Église, s'il ne se nourrit du pain eucharistique. Il doit être également convaincu que le rassemblement dominical est signe pour le monde du mystère de communion qu'est l'Eucharistie".

Le souverain pontife Jean-Paul II a approuvé, le 21 mai 1988, ce Directoire préparé par la Congrégation pour le Culte divin; il l'a confirmé et en a ordonné la publication.

Au siège de la Congrégation pour le Culte divin, le 2 juin 1988, en la solennité du Corps et du Sang du Christ.

Paul Augustin, card. Mayer, o-s-b Préfet

Virgilio Noé Archevêque titulaire de Voncaria Secrétaire

#2000

LA COMMUNION EUCHARISTIQUE au cours des ADAP

(extrait du livre "Assemblées dominicales en l'absence de prêtre", Editions C.L.D)

Ce qui est en cause

Ces assemblées doivent-elles comporter nécessairement un rite de communion? Que signifie la communion en dehors de la messe? Qui peut donner la communion? Autant de questions qui méritent d'être réfléchies au sein des communautés chrétiennes, qui ne prendront sans doute pas toutes les mêmes décisions.

Les motifs d'une hésitation

- En certaines régions, les chrétiens communient fort peu, même lorsqu'une messe est célébrée. Il y aurait sans doute à se demander quel sens est ainsi donné au partage du pain eucharistique. - En d'autres lieux, on accepte difficilement que le pain consacré soit donné par un laïc, en raison du poids de tout un passé qui a contribué à réserver cet acte au prêtre; en raison également d'une méconnaissance des textes et des directives officielles qui prévoient que la communion puisse être donnée par un laïc (cf. chap. II). - On craint qu'une pratique de communion en dehors de la messe puisse " banaliser " ce rite, ou encore créer une confusion entre cette assemblée et la messe.

Éléments de discernement

La communion en dehors de la célébration de l'eucharistie a été prévue dès les premiers siècles de l'Église, notamment pour les malades et les absents, ou encore dans les temps de persécution, où il n'était pas possible de se rassembler, ou d'avoir un prêtre. Plus récemment, elle peut être prévue lorsqu'une assemblée célèbre le dimanche en l'absence de prêtre (cf. chapitre II ci-dessus). Il y a cependant quelques risques à séparer trop fréquemment communion et célébration eucharistique: - Celui de ne plus avoir à la pensée que ce partage de la communion prend sa source dans une action eucharistique, qui est sacramentellement le sacrifice du Christ. C'est le risque de banalisation. - Mais aussi, le risque de faire porter l'insistance trop exclusivement sur le réalisme d'une présence du Christ limitée à chaque fragment de pain consacré et à chaque personne qui le reçoit. Alors qu'il s'agit toujours de la réalité du Corps du Christ, qui se construit de manière privilégiée dans le partage-même du pain consacré. Le fait d'insérer la communion dans un contexte de prière communautaire, devrait permettre d'échapper, dans une certaine mesure, à cet aspect réducteur. D'autant que l'on peut rappeler le lien qui existe entre ce partage et la messe au cours de laquelle le pain a été consacré, le lien qui existe aussi entre cette assemblée chrétienne et d'autres assemblées qui, ce même jour, partagent le pain de Vie (cf. ch. III, § IV).

Les divers modes de présence du Christ

Pour mieux situer ce partage, il peut être utile de rappeler aux participants que le Christ est présent sous les espèces eucharistiques, qui en sont le mode privilégié, mais aussi dans sa parole, et dans l'assemblée réunie en son nom; ceci est rappelé dans l'Instruction Eucharisticum Mysterium (n. 9), ainsi que dans la Présentation générale du Missel romain (n.7 , n.9 et n.33), citant la Constitution sur la Liturgie dont le numéro 7 précise: " Il est là présent dans sa parole, car c'est lui qui parle tandis qu'on lit dans l'Église la Sainte Écriture. Il est là présent lorsque L'Église prie et chante les psaumes, lui qui a promis: 'là où deux ou trois sont rassemblés en mon nom, je suis là, au milieu d'eux', Mt 18,20. " Cependant, le fait de participer à l'assemblée, à l'écoute de la Parole de Dieu et dans la prière liturgique, appelle et provoque, tout particulièrement le dimanche, à une communion qui, ainsi, ne se trouve pas dissociée de la prière de l'Église.

Une sage alternance

Prévoir des assemblées avec communion et d'autres sans communion pourrait, en certains cas, favoriser un approfondissement de cette réalité, en veillant à ce que les deux types de proposition

s'appellent mutuellement et à ce que les participants soient d'accord pour entrer dans l'une ou l'autre démarche. L'alternance n'exclut pas que l'on développe d'autres signes de partage fraternel qui pourraient ainsi manifester l'exigence de la communion eucharistique. Il revient à chaque communauté de trouver avec ses pasteurs sa réponse sur ce point.